

Eur.

551

cm

Eur. 551 ^{cm}

[Müller]



BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

<36621800010015

<36621800010015



Bayer. Staatsbibliothek

ESSAIS
HISTORIQUES.

ESSAYS

HISTORICAL

ESSAIS HISTORIQUES.

P A R

M. J*** M*****, Prof. à S*****.

C O N T E N A N T

- I. Vue générale de l'Histoire politique de l'Europe dans le moyen âge.
- II. Considérations sur le Gouvernement de Berne.
- III. Tableau des troubles de la République de Geneve, depuis leur origine jusqu'à nos jours.

*Orientia tempora notis
Instruit exemplis.*

H O R A T.



A B E R L I N,

Chez G. J. D E C K E R, Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXXXI.

ESSAYS
HISTORICAL



I. Une grande de l'histoire politique de
l'Europe dans le moyen âge.
II. Considérations sur le Gouvernement de
l'Europe.
III. Tableau des troubles de la République
de Genève depuis leur origine jusqu'à
nos jours.

Ordonné par le Roi
Le 15 Mars 1784.
H. R. A. T.



A. B. R. L. W.
Chez C. J. Decker, Imprimeur du Roi.



INTRODUCTION.

LOrsqe les Romains conquirent le monde, l'Espagne, florissante par le commerce qui se faisoit sur ses côtes, étoit féroce & libre dans ses montagnes; la France étoit corrompue par la mollesse & affoiblie par d'innombrables factions; les Pays-Bas, couverts de marais, appartennoient à une nation belliqueuse; la Grande Bretagne fut indomptable tant que satisfaite d'une vie libre & simple elle dédaigna les mœurs étrangères; l'Allemagne fut invincible & formidable, parce qu'elle ne perdit jamais ses mœurs; la Suisse étoit en partie couverte de forêts, en partie cultivée par un peuple paisible, mais jadis belliqueux; la Hongrie & les provinces voisines étoient dé-

6 INTRODUCTION.

terminées à tout perdre plutôt que l'indépendance ; les Grecs n'avoient plus que de l'esprit ; l'Asie accoutumée à la soumission se contentoit de jouir ; l'Egypte étoit peuplée d'esclaves , de charlatans & de débauchés : les côtes d'Afrique étoient bien cultivées & bien défendues. Au midi , s'étendoient des déserts de sables ; à l'orient , l'Arabie , invincible par le genre de vie de ses habitans , & par la même raison tranquille , & le pays des Parthes , moins faits pour conquérir que pour envahir & piller ; dans le nord , une foule de nations plus incommodes que redoutables , qu'il falloit gagner par des présens ou dompter par les armes. A quelques journées de la mer noire , & au-delà du mont Krapak & de l'Elbe , tout étoit inconnu.

476 Lorsque les Romains perdirent l'empire du monde , l'Espagne , affoiblie par

la soumission, étoit déchirée par les guerres des Visigoths, des Vandales, des Alains, des Allemans; la France, en proie aux peuples Germaniques, aux Bourguignons, aux Visigoths, étoit divisée par des factions, écrasée par des oppressions, & abaissée par une longue servitude: les Pays-Bas appartenoient déjà aux Francs: la Grande-Bretagne, depuis la perte de ses mœurs, étoit d'une foiblesse extrême, méprisée de tous les peuples voisins, & de tous les pays le plus mal gouverné, & le moins capable d'aucune entreprise. En Allemagne les vainqueurs furent plus malheureux après leurs conquêtes qu'ils ne l'avoient été dans leurs bois: la Suisse étoit un désert: la Hongrie le pays de passage de toutes les nations barbares: la Grece étoit anéantie par son incapacité pour les grandes entre-

8 INTRODUCTION.

prises , & dépourvue de goût pour les belles choses : Constantinople , l'Asie , l'Egypte , sans constitution politique ni militaire , sans mœurs , étoient gouvernées par la superstition & par les intrigues de la plus méprisable des cours : les Africains gémissaient sous un sceptre de fer : par toute l'étendue de l'Empire on ne voyoit que dépopulation , ruine , carnage , rapine , oppression , ignorance , lâcheté , toutes les atrocités réunies à toutes les infamies , le tout sans remède , & perdu à jamais.





VUE GÉNÉRALE
DE
L'HISTOIRE POLITIQUE
DE L'EUROPE
DANS LE MOYEN AGE.

Omne ævum tribus explicare chartis.

CATULL.

CHAPITRE PREMIER.

Les tems de l'anarchie.

LA monarchie universelle , qui depuis longtems n'étoit plus qu'un vaste corps sans ame , avoit enfin disparu ; mais l'habitude de cinq siècles de voir un empereur à la tête de toutes les nations les avoit accoutumées à reconnoître cette suprématie dans quelque prince : plusieurs princes , dont l'am-

ambition faisoit cette idée, remplirent l'Europe de guerres & de méfiance. Je vais vous indiquer les princes & les nations qui de siècle en siècle ont eu la puissance suprême.

L'histoire des états modernes surpasse, par la difficulté des entreprises, tout ce qu'on voit parmi les anciens; nous avons bien plus sujet de nous étonner des choses que nous voyons que de celles que nous lisons.

Cinquième & sixième siècle. A la tête de l'histoire du moyen âge paroît un grand homme, auquel son génie valut la plus grande puissance & sa sagesse l'art de s'en bien servir. C'est Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie.

493 Il ne régnoit que sur l'Italie, sur la Provence, & sur une partie de la Suisse; mais la vénération qu'on avoit pour Rome, où Théodoric régnoit, & la vénération que ses grandes qualités inspiroient à toutes les nations barbares lui donna sur les rois d'Espagne, de France, de Bourgogne, & d'Allemagne une autorité paternelle; il s'en servit pour établir par-tout la paix & l'ordre. Mais comme son pouvoir n'étoit qu'un effet de sa
586 vertu, ce pouvoir expira avec lui. Pendant

le reste du sixieme siecle, on ne trouve chez aucun autre prince un ascendant de génie marqué & durable.

On trouve le pouvoir suprême entre les mains d'une nation dont les vainqueurs de Rome furent forcés de subir la loi, qu'on rencontre par-tout, & toujours victorieuse. Je parle des Francs, qui non contents d'avoir conquis la France s'emparerent de toute la Suisse & de la haute Allemagne jusqu'aux frontieres de la Vestphalie, par la seule ardeur de leur héroïsme, sans qu'ils eussent eu un gouvernement bien ordonné, ni une science militaire distinguée. Ce fut cette nation que les empereurs Grecs rechercherent, & qui étendit sa puissance par toute l'Europe alors connue.

Ce siecle peut être nommé celui des établissemens. L'an 484, commença le regne de Clovis; l'an 493 celui de Théodoric; la même année Ambrosius fit le dernier effort pour délivrer l'Angleterre des Saxons: l'an 568 commença le royaume des Lombards; la même année Lévigilde, vainqueur des Sueves, rendit les Visigoths maitres de toute

l'Espagne. Le nord est inconnu ; mais vers ce même tems les Russes paroissent avoir occupé le pays où nous les voyons.

Septieme siecle. Je ne balance point sur la nation à laquelle appartient ici le premier rang ; c'est à celle qui , paisible depuis le commencement du monde , sortit alors de son pays & subjuga le royaume Persan, la Mésopotamie, la Syrie, l'Egypte, & toutes les côtes de la Barbarie jusqu'au détroit de Gibraltar, en moins de 50 ans : vous reconnoissez les Arabes. Ce n'étoit point une invasion comme celle d'Attila, mais un empire qui dura plus longtems que celui des Romains. L'anarchie affoiblissoit les Espagnols, les Francs, & les Anglois : les Lombards eurent quelques bons rois, mais qui ne furent illustres que dans leur propre pays. Les Arabes, il est vrai, ne vinrent point encore en Europe, mais ils font oublier l'Europe ; c'est le siecle des Arabes.

Huitieme siecle. Nous n'avons encore vu que des nations, elles n'avoient que des armes, la férocité donnoit seule le pouvoir suprême. Tout d'un coup on voit la fondation

d'un gouvernement, l'introduction de nouvelles mœurs, & la renaissance des lettres. Deux princes partagent notre attention : le premier est celui que l'on connoît par la Sultane Sheherazade ; c'est Aaron al Rachild, 785 commandeur des croyans. On lui doit la conservation des sciences, qui par-tout abandonnées trouverent de l'accueil à Bagdad : c'est delà que des docteurs Arabes les porterent chez les barbares nos peres, qui devinrent leurs écoliers. Aaron fit trembler l'Asie, il étendit son empire en Europe ; mais il avoit un contemporain qui fut bien au dessus de lui, & dans ce huitieme siecle les principaux regards ne sont pas pour Aaron ; Charlemagne vivoit alors. Celui qui de Calais 768 jusqu'à Roncevaux, du Holstein jusqu'à Naples, & du fond de la Hongrie jusqu'aux rivages Atlantiques, gouvernoit tous les pays, avoit sans doute la principale puissance : celui qui avoit ainsi triplé le royaume de son pere, & qui dans un tel empire régnoit toujours par lui-même, paroît avoir mérité une telle puissance. Du sein de l'anarchie le génie d'un seul homme fit for-

tir tout d'un coup un bon gouvernement, réglé par d'excellentes loix. Il subjuga la Germanie, & voulant lui ôter le souvenir de sa férocité, il lui donna le christianisme, & changea ses mœurs. Le vainqueur des Saxons, des Lombards, des Huns & des Bavarois, après avoir chaque jour examiné l'état entier & tous les besoins de son empire, s'entretenoit le soir, & souvent pendant la nuit, avec Alcuin, qui cultivoit les lettres : c'est Charlemagne qui apprit aux Européens le prix du savoir. On peut dire que rien n'a été au dessus de lui, ni rien au dessous; car quand il rétablissoit le trône des Césars, & quand il régloit la moindre ferme de son domaine, c'étoit toujours Charlemagne. Les rois devoient régler leurs états comme il a réglé ses métairies; les particuliers seroient heureux s'ils savoient régler leurs métairies comme lui son empire. Tant de grandeur étoit l'effet de la simplicité que Charlemagne favoit mettre dans toutes ses maximes : on voyoit l'empreinte de cette même simplicité dans son extérieur & dans toute sa cour : ses conquêtes étoient plus difficiles

que celles d'Alexandre; ses loix étoient supérieures à celles des autres princes, & dans ses mœurs il étoit comme un simple gentilhomme.

Après lui il n'y a pas moyen de nommer les princes de l'Heptarchie Saxonne ni les rois des Asturies. La magnificence du prince des *mille & une nuits* disparoît devant la simplicité de Charlemagne. C'est le siècle de Charlemagne, il changea tout.

Neuvieme siècle. L'Anarchie paroît finir; qu'on ne s'y trompe pas, elle commence. La grandeur de Charlemagne avoit obscurci la gloire de son pere, la sienne fut relevée par la foiblesse de ses descendans qui laisserent périr son empire, & tout ce qu'il avoit fait. Qu'on ne s'attende point à voir s'élever une puissance supérieure, il n'y en eut point, car tout le monde s'arrogea la puissance. Et c'est ici que tout un monde de nouvelles nations paroît soudain devant nos yeux, comme si tous les pays du nord sortoient du fond de cet océan dont les Anciens les avoient cru couverts. Les mœurs des nations du midi changerent par la substi-

tution de la vie agricole à une vie pastorale : la grandeur de Charlemagne ayant été l'effet d'un heureux naturel , plutôt que de l'esprit de son siècle , la route du génie fut perdue après lui. Ce fut une grande révolution du nord , lorsque les rois de Danemark fournirent peu à peu les petits états de leur voisinage , & lorsque Harolde *aux - beaux -*
 868 *cheveux* introduisit en Norvege le pouvoir d'un seul : le contrecoup de cette chute de l'ancienne indépendance fut ressenti jusques sur les côtes de Barbarie : cinq états s'établirent , deux royaumes changerent de mœurs.

Le Danemarck s'accoutuma au christianisme.

Alors Amunde commença d'abattre les forêts de la Suede.

Tandis que le roi *aux beaux cheveux* s'affermissoit en Norvege , des hommes libres , qui refusoient d'obéir & qui se réfugièrent dans les îles , entreprirent de piller le midi de l'Europe. Quand ils eurent effrayé toutes les côtes de l'Europe occidentale , ils passerent le détroit , conquièrent Pise , & s'emparerent de Luna , qu'ils crurent être Rome.

Cependant

Cependant d'autres Normans préférèrent une constitution de gouvernement , & en établirent une avec sagesse. Tandis que leurs concitoyens dévastoient tout & occupoient des états , ils traversèrent les vastes déserts du Nord , & parvinrent à travers cent peuples inconnus , jusqu'aux Grecs , pour s'instruire parmi eux ; ensuite ils retournerent parmi les glaces de leur pays , qu'ils aimoient mieux que les beaux climats soumis à l'esclavage ; cette république dont je parle est celle d'Islande.

Pendant que rien ne résistoit aux armes 862 des Normans , il y en eut un qui choisi par une nation étrangère occupa le trône d'un peuple encore libre : Rurik , dont les premiers successeurs ébranlerent l'empire Grec , fut appelé à devenir le premier des Czars.

Dans ce même tems il paroît que cette 869 nation ancienne , qui avoit combattu sous Fingal & chanté les poëmes de son fils , a été forcé par les armes de Kenneth d'abandonner le midi de l'Écosse , & de chercher dans les montagnes l'asyle de ses mœurs antiques.

Cependant le vieux comte de Söndmör en Norwege eut un fils qui fut la souche des
907 comtes des Orcades ; il avoit un second fils
qui fut la souche d'une foule de rois ; ce fut
Rollon qui occupa la Normandie.

842 Parmi les bois de la Masovie, un gentil-
homme qui cultivoit ses terres fut élu chef
des Polonois ; ce fut Piaſte, fondateur du
royaume de Pologne. Sa race ne s'est éteinte
qu'en 1675.

894 Dans ce même tems, les Hongrois forti-
rent du nord-ouest de la mer Caspienne,
chassés par d'autres barbares.

829 Dans le midi de l'Europe, les Arabes s'é-
854 tant rendu maîtres de la Sicile arriverent
aux portes de Rome.

D'après qui peut-on nommer ce siècle
si fertile en héros bien plus intéressans que
ceux qui combattirent dans les champs d'I-
lion ? On peut le nommer le siècle des Nor-
mans. Mais si vous connoissiez un homme
qui au milieu de tant de ravages eût été le
libérateur de son pays, son législateur, le
fondateur d'un grand commerce, l'ami des
anciens, remarquable par la justesse de son

esprit & la douceur de ses mœurs, un prince enfin qui, avec Trajan & Charlemagne, pût être offert comme un modele aux rois, je crois que, n'eût-il point eu la principale puissance dans l'Europe, telle feroit la puissance de sa vertu sur votre cœur que vous voudriez ne l'oublier jamais. Appellons ce siecle celui des Normans & d'Alfrede.

Dixieme siecle. Le dixieme siecle est celui des Ottons. Ce n'est pas que les Normans n'eussent tout épouvanté par leurs dévastations, que les Hongrois n'eussent rendu l'Allemagne tributaire & que les Arabes n'eussent pénétré à travers la Suisse jusques sous les murs de Besançon : mais Otton contint les Arabes ; les Hongrois, vaincus par le grand homme dont il fut le fils, furent défaits par lui ; les Danois tremblèrent devant lui ; l'Italie déchirée par des partis eut recours à sa protection : de Flensbourg jusqu'au Tibre Otton régna par-tout ; toutes les nations voisines le craignirent. Henri son pere est le fondateur des villes. L'Autriche & le Brandebourg ont alors commencé. En même tems les lettres fleurissoient :

Salomon, évêque de Constance, publia l'Encyclopédie de toutes les connoissances; Virgile & Horace firent les délices de la cour; on lisoit le grec, & les moines mêmes faisoient plus que chanter & diner.

CHAPITRE II.

Le tems des vaines terreurs.

ONzieme siecle. Tous les peuples qui ont passé sous nos yeux avoient obtenu la principale puissance, chacun dans son tems, à force de valeur; puis la jouissance amollit la valeur. Théodoric & Charlemagne avoient étonné & disparu. Les Anglo-Saxons avoient eu de bons rois, mais leur isle étoit un monde à part pour eux. Otton eut le bonheur de laisser à ses descendans, avec tant de puissance, des talens pour la maintenir, & même pour l'étendre; mais quand ils auroient tout envahi, ils n'auroient sù tout contenir. L'occident étoit peuplé d'une foule innombrable de petites nations, sans aucune loi générale qui pût les modérer, &

trop féroces pour céder aux armes d'aucun empereur. Les rois n'avoient plus d'autorité ; les nations l'auroient-elles reconnue dans un étranger ! Ses armes auroient provoqué leurs armes ; sa puissance auroit choqué leur amour de la liberté : à ses loix elles auroient opposé l'amour de leurs anciennes coutumes ; ses impôts auroient révolté leur avarice. Cependant le chef de toutes les nations de l'occident se trouva ; toutes les nations s'empressèrent d'obéir. Ce que ne purent Théodoric, Charlemagne, ni Otton, le Souverain Pontife l'entreprit & y réussit, & Rome de nouveau parut à la tête des nations. Sans avoir vaincu aucune nation, le pape régna sur elles & sur leurs rois, parce qu'il fut leur en imposer. Il dit qu'il avoit les clefs du ciel : l'audace de ses prétentions subjuga les esprits ; la domination sur tout le reste ne fut plus qu'un jeu pour lui. Alors il répandit de plus en plus son armée, les moines, pour tenir tous les esprits dans l'affujettissement. *Parcere subjectis & debellare superbos*, fut la maxime dont Rome se servit de nouveau.

Le pape abaissa les empereurs, foudroya des rois rebelles à son pouvoir, éleva par-tout les petits, alluma & entretint par-tout la division pour qu'on eût besoin de lui, & pour qu'il n'eût personne à craindre. Sa puissance étoit d'un genre jusqu'alors inoui : les anciens empires avoient été maintenus par la science militaire ou politique, le sien se conserva par la stupidité universelle. Les plus grands papes ont rarement eu le sens commun ; de plus de 270 qu'on compte jusqu'aujourd'hui, peu ont fait de bons ouvrages : ceux qui ont poussé l'extravagance au plus haut point ont le mieux réussi, pour nous apprendre que ce n'est pas l'esprit ni le savoir qui donne la puissance, mais que c'est la force des passions. Aussi n'est-ce qu'avec l'empire papal que commence la vraie barbarie ; & plus la nuit s'épaissit & l'intelligence humaine s'obscurcit dans les différens pays, & plus les foudres du Vatican épouvantèrent les mortels ; aussi redoublerent-elles la profondeur des ténèbres.

1073 Appellons ce siècle celui de Grégoire VII,

le premier qui fut en même tems le grand-prêtre de l'occident & le maître de nos rois. Les Normans conquirent l'Angleterre & fondèrent le royaume des deux Siciles ; & l'on croit qu'alors les Islandois naviguerent en Groenlande & chez les compatriotes des Groenlandois , en Labrador. Pendant ce tems les Czars donnerent des loix, introduisirent le commerce, & envoyerent leurs sujets en Egypte & en Assyrie ; ils en rapporterent les sciences & les arts. La Pologne, la Bohême & la Hongrie eurent des rois : mais, excepté les Russes, il n'y eut aucun de ces peuples qui ne s'humiliât devant le S. Siege de Rome, & les plus éloignés tremblèrent le plus.

Douzieme siecle. Le douzieme siecle sentit l'effet du pouvoir pontifical. C'est le tems du fanatisme de S. Bernard de Clairvaux, des Croisades, de S. Thomas Beket : vous connoissez les persécutions qu'essuya l'amant d'Héloïse, & Arnolde de Bresse qui vouloit délivrer Rome : la faculté de penser paroissoit éteinte, tant elle étoit écrasée : Frédéric Barberousse, Louis le Gros, les deux

Henris firent de vains efforts. On peut dire que ce fut le siècle des légendes, & qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. L'empire papal fut plus terrible que ne l'avoit été celui des conquérans, car il faisoit trembler l'homme pour l'avenir. Lorsqu'on retrouva le droit romain, la façon dont il fut enseigné tenoit de la superstition. Lorsqu'Alonso
 1139 Henriquez fonda le royaume de Portugal, ce fut par un ordre que Jésus-Christ lui adressa du haut de sa croix.

Treizieme siècle. Dans le treizieme siècle la cour de Rome passa les bornes de la mo-
 1212 dération. Frédéric II moins terrible par les forces réunies de l'Allemagne & de l'Italie, & par sa renommée, qui lui survêcut même sur les bords du Nil, que par la hardiesse qu'il eut de secouer le joug de la superstition, & d'en briser l'appui en protégeant les lettres, cet empereur étonna tellement que le pape fut forcé de recourir à des mesures violentes. Le monde s'aperçut de son esclavage; par toute l'Europe, engourdie dans une crasse ignorance, on commença d'appercevoir quelques marques de

vie, les foibles commencemens de maximes nouvelles.

Dans ce siècle nâquit le droit public d'Al- 1215
lemagne. Les successeurs de Frédéric, ef-
frayés de son fort, abandonnerent l'Italie
pour ne pas toujours trembler devant le
pape. La nation Allemande, comme si elle
prenoît une nouvelle vie, s'appliqua à la
poésie; c'est toujours le premier pas des na-
tions barbares vers un plus grand dévelop-
pement. On vit s'établir beaucoup de vil-
les, & des confédérations pour le commer-
ce. Les mines de Saxe furent plus riches
qu'auparavant. Le plus grand homme qu'ait
eu la maison d'Habsbourg fonda sa puis- 1282
sance & la diffimula. Les anciennes maisons
royales de Bohême & de Hongrie étant ve- 1301, 6
nues à manquer, celle d'Autriche y prit déjà
de l'ascendant. Alors se séparèrent les deux 1294
branches de la maison Palatine. Des débris 1248
de l'ancienne maison de Thuringe nâquit
la puissance de celle de Saxe, & se forma
le Landgraviat de Hesse. Le nord de l'em-
pire se civilisa peu à peu, & les barbares
apprirent à obéir; car il y avoit de grands

hommes dans la maison de Brunsvic en
 1230 Poméranie & dans le Danemark. La Prusse,
 1211 la Courlande & la Livonie reçurent des
 mains des chevaliers Teutoniques des loix
 & le christianisme; dès-lors ces pays ont
 extrêmement fleuri.

1261 Pendant ce tems la république d'Islande
 périt par ses divisions; le commerce des
 1217 mers de Lapponie se perdit; le trône des
 Czars fut écrasé par les Tatares; car Batu
 1242 conquit la Russie & brûla Bresslau, en mê-
 me tems que 600,000 hommes de la même
 nation fondirent sur les Chinois.

Ainsi le Nord perdit son ancienne puis-
 1221 sance, mais le Midi développa la sienne.

Car la bataille que tous les chrétiens de l'Es-
 1212 pagne livrerent aux Maures près de *las Na-
 vas de Tolosa* décida la chute de la domi-
 1246 nation Maure; bientôt Alphonse X aima
 842 les sciences exactes, & il donna à l'Espagne
 un code de loix.

En Italie l'esprit national des Normans,
 le souvenir de l'antique grandeur, les mers
 qui offroient des asyles, des conquêtes &
 des richesses, le commerce & l'amour na-

turel de tous les hommes pour la liberté, porta une foule de villes au gouvernement républicain. Son établissement parut facile & nécessaire, à cause de l'éloignement des empereurs & des divisions d'une multitude de tyrans; la valeur pouvoit tout. Dès que ces villes posséderent la liberté, leur population, leurs richesses, leur culture, leur grandeur & leur lustre furent prodigieux, malgré les divisions aussi anciennes & aussi durables que la liberté de la plupart de ces républiques. On voyoit qu'il ne faut aux Italiens que la liberté, pour que leur climat & leur caractère les rendent supérieurs à toutes les nations, tant on trouve dans l'histoire de ces républiques d'inventions & de grandes entreprises; elles ont donné le branle à toutes les grandes révolutions des siècles suivans.

Les rois de France commençoient à être puissans par l'attachement du tiers-état qu'ils avoient su élever & qui avoit besoin d'eux; les vertus & les *établissmens* de St. Louis firent desirer à tout François de recourir au roi, d'être protégé par son autorité, &

d'être gouverné par un prince aussi sage.

Il est faux que l'Angleterre ait toujours été libre, mais il est vrai que les anciens Anglois ont singulièrement aimé la liberté. Cet amour chez d'autres peuples tenoit de la passion, chez eux c'étoit un sentiment réfléchi qui se portoit également vers la liberté politique, philosophique & morale; il en résulta qu'ailleurs ce sentiment diminua avec la férocité, & qu'en Angleterre il augmenta avec les lumieres; qu'ailleurs on mit la liberté à ne point reconnoître de loi, en Angleterre à ne respecter que la loi
1214 & à la perfectionner. Au commencement du treizieme siecle les barons assurerent leurs privileges par la grande chartre, & vers la fin du siecle les communes prirent part aux affaires.

Ainsi dans ce siecle plusieurs puissances commencerent à se former, aucune ne domina, hormis le pape, qui même chanceloit.

Quatorzieme siecle. Dans le quatorzieme siecle les nations n'eurent rien de commun que des changemens continuels dans leurs constitutions.

L'envoyé de Philippe le Bel ayant donné 1303
 un soufflet à un des papes les plus fiers,
 & qui ne fut pas vengé, cette insulte fut
 un échec au pouvoir des pontifes. La cour 1306
 fut transportée dans Avignon : le Nord ne
 lui trouva pas les vertus des apôtres & s'en
 scandalisa. Le pape avoit quitté un pays
 dont il étoit le maître, pour un pays dont
 il ne l'étoit pas. Quand les empereurs pa-
 rurent ne plus songer à l'Italie, le pape
 crut n'avoir plus rien à craindre; dans cette
 imprudente tranquillité il oublia les inté-
 rêts du pontificat pour les petits intérêts de
 quelques parens qu'il tâcha d'enrichir : quand
 les grands oublient ce qu'ils font, & qu'ils
 pensent comme des particuliers, tout est
 perdu. La jalousie des divers ordres mo-
 nastiques fut difficile à modérer; le pape se
 fit des ennemis parmi les moines, qui fa-
 voient le secret de son pouvoir. Les cardi-
 naux de France & d'Italie ne purent s'ac- 1378
 corder : il y eut deux papes & bientôt trois; 1409
 les reproches dont ils s'accablèrent dimi-
 nuerent l'opinion qu'on avoit eu de leur
 sainteté. Le fanatisme, plus qu'autre chose,

a son tems ; trois cents ans d'adoration durent éguifer la ferveur des croyans.

L'Allemagne perdit alors toute sa puissance , parce que les empereurs , ainsi que les papes , ne penserent plus qu'à leurs propres intérêts ; de-là nâquit un conflit de plusieurs grandes maisons ; la bulle d'or en 1356 fixa les droits. Mais les gens de lettres oubliant tout pour les distinctions de leur droit germanique , leur esprit succomba à cette érudition ; on oublia jusqu'à la constitution , pour disputer sur les formes de la constitution. Les vertus germaniques furent conservées par quelques princes , fort éloignés de ce profond savoir.

1291 Lorsque les empereurs ne furent plus les protecteurs de l'empire , des peuplades , qui avoient vécu sous leur protection , se voyant à la merci de la rapacité des grands , prirent la résolution d'unir leur fort & d'opposer d'anciennes vertus à la puissance des étrangers. Ces peuples dès-lors ne flatterent ni ne craignirent personne , ne demandèrent jamais ni la guerre , ni la paix , & ne furent jamais vaincus dans leur propre pays.

Pendant que le monde entier a changé, ils ne connoissent encore que par oui-dire les impôts, les cours & le joug étranger, vivant jusqu'aujourd'hui dans leur ancienne liberté; ce sont les Suisses.

Pendant que l'empire fut ainsi séparé du reste de l'Europe, la Hongrie, la Pologne & la Bohême s'affermissoient sous des princes propres à les gouverner, les défendre & les agrandir.

Les Czars firent d'inutiles efforts; ils furent obligés de porter le joug des Tatares.

La Suede subit celui des Danois; la Nor- 1396
wege leur obéissoit déjà: mais le malheur de la Suede n'étoit arrivé que par la faute du roi; c'est ce qui fait souvent périr des nations libres.

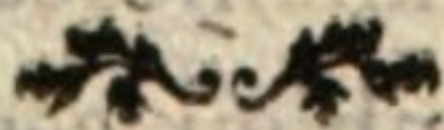
L'Angleterre influa sur les affaires géné- 1338
rales, parce qu'elle occupa toute la puissance des rois de France. Edouard III gouverna son peuple avec tant de gloire qu'il parut n'avoir pas besoin de faire usage de sa liberté. L'Europe admiroit l'astronomie de Halifax, la subtilité de Duns, la hardiesse d'Occam & la profondeur de Brad-

wardin ; l'Anglois sembloit porté aux recherches & aux entreprises hardies.

1327 Au commencement du siècle la France fut sous Philippe le Bel, qui se sentoit déjà si puissant qu'il osa les choses les plus tyranniques ; comme il cachoit cet esprit sous l'ombre de la courtoisie, il n'eut que sa volonté pour règle. Ensuite les difficultés qu'eurent les François à maintenir la maison de Valois augmentèrent leur dévouement aux volontés de leur maître. Les Valois, dans le besoin où ils étoient d'employer toutes les forces de la nation, furent jaloux de lui plaire ; Charles V le fut par principe ; c'est un des premiers rois qui en ait eu, & qui ait vaincu sans combat.

8881 Quelque intéressant qu'ait été ce siècle à l'égard de différentes nations, il est difficile de lui donner de l'intérêt dans le tableau général de l'Europe. Tous les états étoient comme des isles ; quoiqu'il y ait eu de grandes révolutions, l'ensemble n'aboutit à rien. Seulement la république de Venise, alors dans le période de sa grandeur, donna l'idée des découvertes ; ces dernières ont

ont changé le monde. Venise étoit le plus intéressant de tous les états, vu l'enchaînement où son commerce mettoit les Indes, l'Egypte, l'Italie, la Suisse, la France & la Flandre. Les villes anféatiques ne faisoient qu'expédier les marchandises, les villes de Flandre & d'Italie les fabriquoient : les premières n'avoient que cela, les dernières étoient d'ailleurs de puissantes républiques ; il en résulta que lorsque le commerce subit des révolutions, Venise & Florence n'en périrent point, & il falut d'autres causes pour diminuer la splendeur des villes de Flandre ; plusieurs villes d'Allemagne en furent subitement anéanties, au point qu'on ignore où quelques-unes des plus célèbres d'entr'elles ont été situées. Cela prouve qu'un état doit chercher les sources de ses richesses en lui-même ; celui qui fait se passer de tout est plus riche que celui qui dépend d'un autre.



C H A P I T R E I I I .

Siecle des révolutions.

DAns le quinzieme siecle tous les états ont éprouvé des révolutions , & c'est de là qu'a résulté l'état présent de l'Europe.

Je ne dirai rien de la Scandinavie ; on ne pouvoit prévoir la catastrophe de cette scene de troubles. Rien de la Pologne ; ce fut le tems de sa grandeur , mais l'Europe ne le sentoit pas. Rien de la Russie ; elle resta longtems asservie.

Premiere révolution. Lorsque les Germains renverserent l'Empire romain , leurs différens chefs conquéroient chacun pour lui-même ; aussi étoit-ce à chaque chef de récompenser ses compagnons d'armes : ils eurent des seigneuries. Les rois furent respectés , mais ils n'avoient d'autre pouvoir que celui de présider dans l'assemblée nationale. Tout le monde fait combien ces rois furent foibles ; il fut impossible de les respecter comme généraux ; c'étoit alors qu'ils auroient

eu le vrai pouvoir (*). Il en arriva que les grands princes eurent par-tout un pouvoir immense, au lieu que les princes foibles n'en avoient aucun. Ce désordre apparent étoit l'ordre des choses selon les idées de ces tems ; mais les auteurs jugent le septieme siecle selon les principes du dix-huitieme ; il n'entre point dans leur esprit que ni l'antiquité ni le moyen âge n'ont pas connu les monarchies d'aujourd'hui.

A l'extinction de la race des Carlovingiens le roi ne pouvoit rien, car Louis IV étoit un prince foible. Hugues Capet, qui se fit roi, n'en fut pas plus puissant ; mais comme duc de France il avoit dans ce duché tous les droits que les autres seigneurs avoient dans leurs seigneuries. Sa race acquit toutes les grandes seigneuries. Par-là Louis XI devint tout-puissant, non comme roi, mais comme seigneur ; ainsi l'empereur est puissant comme archiduc & roi de

(*) Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumebant.

Tac.

Bohème & de Hongrie, & non comme empereur. Quoiqu'il en soit, c'est ainsi que Louis XI devint maître chez lui.

Comines dit fort bien que toute la grande noblesse d'Angleterre a péri dans les guerres entre les deux Roses. Il y eut encore des chefs de parti; mais Henri VII n'ignoroit pas la haine que s'étoit attiré Louis XI par sa manière de se défaire d'eux: au lieu d'encourir le même blâme, il leur laissa la vie, & leur ôta tout crédit, punissant toujours ceux qui s'attachoient à eux: ainsi tout le monde s'éloigna d'eux, & comme les punitions des petits ne font point d'éclat, Louis XI passa pour un Tibère, & Henri VII pour un Salomon. Il n'en devint pas moins maître chez lui.

Louis XI n'avoit fait mourir que des seigneurs; c'étoit un petit mal en comparaison de ce que l'on fit en Espagne. Les rois d'Espagne avoient peu à peu augmenté leur pouvoir: Ferdinand le Catholique & son ministre, voulant asservir à jamais une nation qui depuis 800 ans combattoit pour sa liberté, firent une chose inouïe, pour

laquelle il n'y a qu'une expreffion inouïe : c'est qu'ils tuerent l'esprit national , ils éteignirent fon ame par l'inquifition. Ainfi le roi d'Efpagne devint maître chez lui.

L'origine de nos monarchies fut la premiere révolution du quinzieme fiecle. Elles prirent d'abord un prodigieux afcendant fur les états qui n'avoient point de centre ni de fyftême.

Seconde révolution. Parmi les grands qui bormoient le pouvoir des rois de France , le duc de Bourgogne étoit feul redoutable ; car les états de Philippe le bon , maître des Pays-Bas , duc de Bourgogne & comte de la Franche-Comté , floriffoient au fein d'une longue tranquillité , & fous un gouvernement paternel , plus que jamais la Flandre n'avoit fleuri ; ils s'enrichirent & fe peuplerent d'une façon étonnante. En même tems la noblefle étoit animée du véritable efprit de chevalerie & contenue par la modération & la puiffance du duc : Ufong , roi de Perfe , l'appelloit avec raifon le grand duc de l'Occident. A Philippe fuccéda Charles , ennemi de Louis XI par

principe & par caractère, supérieur à Louis en courage, inférieur en ruses. Charles, pour affermir son état, chercha querelle au duc de Lorraine, & le chassa de son pays. L'Alsace lui étoit engagée; la Savoye étoit dans ses intérêts; le vieux roi René, comte de Provence, vouloit l'instituer son héritier: il pouvoit ainsi séparer le royaume de France de l'Allemagne & de l'Italie. Il avoit pour lui la maison d'Autriche, dont le chef desiroit le mariage de Marie de Bourgogne pour l'archiduc son fils: il avoit l'Angleterre pour lui, étant proche parent du roi d'Angleterre. Louis, dans un si grand embarras, se souvint d'un combat qu'il avoit autrefois livré aux Suisses (*), & de la bravoure prodigieuse de ces montagnards; il avoit voulu dès-lors les attacher aux intérêts de sa couronne: l'affaire devint pressante. Ainsi le roi gagna la maison de Diesbach, puissante dans Berne; la république de Berne déclara la guerre au duc de Bourgogne, au sujet de diverses

(*) Bataille de St. Jaques, proche de Bâle, en 1444.

plaintes que les Suisses avoient contre lui. Charles, qui n'en vouloit point à eux, tâcha de leur inspirer des sentimens pacifiques ; mais les Suisses protégerent le duc de Lorraine & l'archiduc que Charles avoit offensé. Charles faisoit peu de cas de ces républicains alors presqu'inconnus : il marcha contre les Suisses comme Xerxès contre les Grecs ; il eut le même sort. La honte d'avoir succombé à de simples bourgeois le mit au désespoir. Il voulut reprendre Nanci , puis venger son injure. Le duc de Lorraine fit aux Suisses des plaintes si touchantes que la diete lui accorda de nouveaux secours. Dans la bataille Charles perdit la vie : il étoit le dernier descendant mâle des ducs de Bourgogne. Sa fille auroit voulu épouser le dauphin ; les Flamands préféroient l'archiduc ; ils craignoient Louis XI, son voisinage, sa grande puissance. Les liaisons de la jeune princesse avec la cour de France furent découvertes : elle se trouvoit dans le conseil de la ville de Gand, elle avoit juré de n'entretenir aucune intelligence avec Louis : alors on produisit la lettre qu'elle

lui avoit écrite ; elle ne fut que répondre ; les Flamands la marierent à l'archiduc Maximilien. Louis XI en fut rempli de dépit : il avoit pris la Bourgogne ; mais le manque de discipline à la journée de Guinegate le priva de la Franche-Comté. L'empereur Frédéric III, chef de la maison d'Autriche, n'avoit aucune autorité dans l'empire ; le roi de Hongrie l'avoit chassé de l'Autriche ; il auroit été haï s'il n'avoit été plus encore méprisé : ainsi le mariage de son fils fut une grande fortune pour la maison d'Autriche. Les archiducs furent ainsi placés sur les deux limites : là, ils devoient garder l'empire contre les Turcs ; ici, contre les François.

Troisième révolution. Un grand homme l'a fort bien remarqué : ainsi que le Rhin, après avoir parcouru cent provinces qu'il arrose & qu'il défend, se perd dans les sables, de même l'empire romain qui avoit dompté le monde finit tristement avec une seule ville. Tandis qu'au neuvième siècle S. Ansgaire convertit le nord de l'Europe, des missionnaires musulmans allèrent con-

vertir les Turcs à l'est de la mer caspienne. Dès-lors les Turcs fortirent de leur antique demeure. Un siècle plus tard ils sou-
 mirent l'Indostan , & bientôt la Perse , la Sy-
 rie , & une partie de l'Asie mineure : ils fon-
 derent le puissant royaume de Carisme. Au
 milieu du treizieme siècle , S. Louis étant roi
 de France , & l'empereur Frédéric II venant
 d'expirer, après l'invasion des Mogols, douze
 émirs Turcs descendirent du mont Taurus,
 où ils s'étoient retirés devant le Mogol ;
 un d'eux , nommé Osman , fut le premier
 chef des Turcs osmanlis , le fondateur de
 la sublime Porte. Il avoit 25000 hommes ;
 ce sont eux qui établirent la puissance otto-
 manne. Dans ce tems les Paléologues mon- 1263
 terent sur le trône grec ; Michel IV avoit
 fait crever les yeux au jeune empereur Laf-
 caris dont il étoit tuteur. Dans toute cette
 maison on ne vit que le crime & la foi-
 bleffe , le plus souvent réunis. Tandis que
 dans Constantinople on disputoit sur l'or-
 thodoxie du concile de Florence , Maho- 1453
 met , sultan turc , mit fin à cet empire. A
 la prise de Constantinople l'Europe trem-

bla : le pape Piccolomini résolut de conduire lui-même , ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait fait , les chrétiens contre les infideles. Tout le monde eut les yeux tournés vers la Hongrie , vers le sénat de Venise , vers les princes d'Italie. Plusieurs grands hommes furent animés du noble projet de sacrifier leur vie à la défense de la chrétienté : tel fut Jean Hunniade , protecteur de la Hongrie : tel fut le roi son fils , le Scanderbeg , & Etienne de Moldavie , tous d'illustres héros , couverts de lauriers immortels , & qui nous ont sauvé du joug des musulmans. Tout étoit à craindre du génie de Mahomet & de la bravoure invincible des Turcs osmanlis , qui sous ses auspices conquirent 200 villes & douze royaumes. Bientôt , sous Sélim , les côtes d'Afrique , l'Egypte & la Syrie reconnurent la domination du grand-seigneur. Ces conquêtes donnerent lieu à l'autorité de la maison d'Autriche ; elles font la clef d'une foule d'événemens.

Quatrième révolution. Machiavel , dans un livre dédié au pape , remarque que tous

les maux de l'Italie viennent du pape. Il ne pouvoit se rendre maître de toute l'Italie ; mais il pouvoit empêcher qu'un autre ne le devînt ; ce qui divisa les forces de l'Italie. Celles de la France & de l'Espagne ayant été concentrées sous la puissance des rois , il fut impossible à l'Italie de conserver l'indépendance.

L'Italie se suffisoit à elle-même : plongée dans l'ignorance de tout ce qui se passoit dans le reste de l'Europe , elle désignoit tous les peuples au-delà des Alpes du nom de *barbari*. “ Nos princes Italiens, disoit le grand homme que je viens de nommer ,
 „ nos princes Italiens, avant d'avoir éprouvé
 „ les armes ultramontaines, croyoient qu'il
 „ suffisoit à un prince d'écrire une belle
 „ lettre, d'avoir la répartie bonne, de mon-
 „ trer dans la conversation beaucoup d'esprit
 „ & de vivacité, de savoir tramer une in-
 „ trigue, de mettre du goût dans ses orne-
 „ mens d'or & de bijoux, de dormir & de
 „ manger avec plus de splendeur que les
 „ autres, & d'être porté à tous les plaisirs,
 „ d'en user envers ses sujets avec beaucoup

„ de faste & d'avarice, de vivre dans l'oisi-
 „ veté, de donner les grades du militaire
 „ selon la faveur, de mépriser celui qui lui
 „ auroit tracé quelque plan louable, & de
 „ vouloir faire passer ses caprices pour des
 „ oracles. Ils ne sentoient point, ces mal-
 „ heureux, qu'ils se préparoient à devenir
 „ la proie de quiconque les attaqueroit. De
 „ là ont résulté, dans la quatorze-cent-
 „ quatre-vingt-quatorzième année, les gran-
 „ des terreurs, & les déroutes subites, &
 „ des catastrophes épouvantables. C'est ainsi
 „ que les trois états de l'Italie les plus puis-
 „ sants ont été tant de fois ravagés & sac-
 „ cagés (*)”.

Naples avoit un gouvernement féodal ; Ferdinand en étoit roi ; il parla avec la clémence de César ; mais il en usa durement envers tous les grands barons. Il voyoit la nécessité de mettre Naples sur le pied des autres royaumes : il ne put y réussir, & se fit abhorrer.

Plus la monarchie spirituelle chanceloit,

(*) Arte della guerra, L. VII.

& plus le pape s'attacha aux vues d'agrandissement en Italie. Tous les pontifes depuis Martin V furent des Italiens.

Les Rovere à Urbino, la maison d'Este à Ferrare, les Gonzagues à Mantoue & les Sforces à Milan étoient des souverains; les Bentivoles à Boulogne, les Petrucci à Sienne, les Baglioni à Pérouse & les Médicis à Florence alloient le devenir. Entre ces souverains & les princes au-delà des Alpes il y avoit une différence totale. Nos princes, nés seigneurs, étoient devenus les maîtres d'un plus grand nombre de seigneuries: les princes d'Italie n'avoient été que des citoyens; ils s'étoient rendus maîtres de leurs républiques, comme Pisistrate, Gélon, Nabis. D'où il résulta que nos princes n'avoient à craindre que les seigneurs dont ils vouloient occuper les terres; le peuple, accoutumé à obéir, les reconnoissoit dès-lors. Les princes d'Italie usurpoient sur tout le peuple. Dans cette situation des affaires, le vieux Bentivole & les Médicis employèrent une extrême douceur, pour qu'on oubliât la liberté, pour qu'on ne songeât qu'à la volupté, pour que

plaisirs étouffaient les désirs ambitieux. Ces seigneurs devoient leur puissance à la politique. Au lieu que les Sforces & plusieurs autres princes régnerent par la crainte, ne vivant point au milieu de leur peuple, mais dans leurs citadelles, environnés de gardes; ces seigneurs devoient leur puissance à la force des armes. Tandis que les tyrannies de nos princes finissoient avec la puissance des grands, les jalousies & les cruautés durent se perpétuer en Italie, tant qu'il y eut parmi le peuple des hommes vertueux, amis de leur pays.

Gènes, toujours orageuse, étoit déchue de sa grandeur: elle opprimoit la Corse, & se déchiroit elle-même: tantôt elle fut libre, tantôt gouvernée par de puissans protecteurs, aujourd'hui par les Fregoses ou les Adornes, le lendemain par un tisserand.

De toute antiquité Venise maintenoit son indépendance: le peuple y jouissoit d'une liberté entière, hormis dans la politique; les affaires d'état étoient gouvernées avec une vigilance qui ne se relâchoit jamais, avec la gravité du Sénat de Rome, avec une conspec-

tion, & une profondeur de vues qui affuroit
 le succès de toutes les entreprises. Depuis le 1171
 Doge Ziani, la république régnoit sur le
 golfe: du tems de Gradenigo elle s'étoit for- 1294
 mée en aristocratie: lorsque Tiepolo voulut 1310
 renverser celle-ci, elle institua le conseil des
 dix. Dans cette république, la plus ancienne
 de l'Europe, peuplée, riche & commerçante,
 aucun citoyen ne put jamais s'emparer du
 pouvoir souverain. Elle avoit alors Chypre
 & Candie, elle étoit le rempart de la chré-
 tienté; elle n'avoit qu'un seul côté foible,
 c'étoit la *terre ferme*.

Les passages d'Italie en France étoient à
 la maison de Savoie; il y avoit dans ses
 états un grand nombre de puissans seigneurs;
 il falloit avoir bien de la sagesse & bien de la
 vigueur pour les ménager & les contenir. La
 race des derniers empereurs Grecs régnoit
 dans le Montferrat.

Louis XI n'avoit d'autre dessein que de
 se rendre maître chez lui; mais ayant occupé
 la Bourgogne, & son fils ayant hérité la
 Bretagne, le ministère de France crut pou-
 voir écouter les propositions du cardinal

Sforce. Le duc de Milan, son frere, qui
 étoit un usurpateur, craignant pour sa puis-
 sance, oublia le danger de toute l'Italie &
 1494 appella les François. L'entreprise s'exécuta
 sans la moindre conduite; le roi de France
 n'avoit aucun talent. Mais à la premiere
 nouvelle de la venue des François, le roi de
 Naples expira de frayeur. Alphonse son fils
 & son successeur, saisi d'une terreur panique,
 croyant voir les esprits des seigneurs que
 lui & son pere avoient mis à mort, quit-
 ta le trône & s'enfuit de Naples. Bientôt
 Ferdinand, son fils, fut abandonné de ses
 sujets, dans la frayeur qu'inspiroit l'attaque
 furieuse des François, & le carnage que fai-
 soient les Suisses. La même année que Fer-
 dinand vint à mourir, qu'Alphonse abdiqua,
 que Ferdinand II fut chassé, Rome revit
 Néron dans la personne du souverain pon-
 tife; les Médicis furent expulsés de Floren-
 ce; révolte de Pise; nouvelle alliance du
 duc de Milan contre ces mêmes François
 qu'il avoit appelés; perte de toutes les con-
 quêtes des François, aussi subite que les con-
 quêtes l'avoient été, dissolution de tous les
 liens

liens de la foi publique : aucun traité, aucun titre ne fut désormais respecté. A la superstition, à l'hypocrisie, succéda la pratique ouverte des crimes les plus énormes & l'affervissement de toute l'Italie.

Cinquieme révolution. On dit qu'un Anglois, malheureux en amour, alla sur mer pour se distraire, qu'il découvrit une île déserte, & qu'il la fit connoître à Don Juan Gonzalez de Zarco, Portugais, habitant d'une petite ville, située à un mille du cap S. Vincent. Henri, fils du roi de Portugal, prince savant, amoureux de la vérité & de la gloire, avoit bâti cette ville pour y vivre avec quelques amis. Cette relation, & ce qu'il avoit vu dans les anciens, augmenta son désir de faire des découvertes. Zarco & Tristan doublerent le cap Boyador : un orage les jeta sur Porto-Santo : delà ils apperçurent 1419 un point noir ; c'étoit l'île que l'Anglois avoit vue, couverte d'un bois épais ; elle eut de là le nom de Madere : Madere en portugais signifie bois. Ce bois fut mis en feu, il brûla pendant plusieurs années ; enfin on planta le vin de Madere. Cet esprit entreprenant

qui caractérise l'Europe, qui avoit conduit les Romains à la conquête du monde, qui s'étoit épuisé en de hauts faits de chevalerie pour de malheureuses princesses, pour les beaux yeux des dames & pour le S. Sepulcre, cet esprit se faisoit avidement de ce riche champ de nouvelles aventures; chacun voulut découvrir; jusqu'à nos jours les nations se disputent la gloire des premières découvertes; des aventuriers de tout pays partirent à la fois, quelquefois plusieurs d'entr'eux découvrirent le même pays. C'étoit la folie du siècle, mais elle avoit un principe très-sage. Henri, voyant les richesses de Venise, auroit voulu puiser aux sources de ces richesses. Les Negres apportotent de l'or & de l'ivoire; on voulut savoir d'où ils le prenoient. Il est difficile d'apprécier tous les renseignemens que les Portugais ont eus; les Italiens se glorifient de choses à peine croyables. Toutefois Gama parvint à trouver une
1495 route aux Indes; mais elle paroissoit fort longue. Colomb, Génois, qui avoit étudié à Padoue dans un tems où tous les esprits étoient pleins de ces recherches, & qui avoit

eu les journaux de Behaim , citoyen de Nuremberg & célèbre navigateur , Colomb tenta d'arriver aux Indes orientales par la route de l'occident ; il trouva ce qu'il ne 1493 cherchoit pas , & le prit pour ce qu'il avoit cherché. Il tâcha de concilier ce qu'il voyoit avec les rapports de Marc Paul de Venise ; il y réussit , & crut avoir été aux Indes Orientales : delà vient la coutume d'appeller les îles d'Amérique les Indes. Cette découverte n'étonna d'abord que des gens de lettres accoutumés à lire dans l'avenir.

Quand je vois un nouvel univers , peuplé de mille nations inconnues , entrer tout d'un coup dans l'histoire du monde , la grandeur de toutes nos monarchies & de l'ancien empire Romain disparoître devant l'immensité de cette nouvelle scène , un mouvement nouveau dans l'ancien monde , ce monde changer de face , & jusqu'à présent incertain de l'événement , il paroît qu'il n'y a point eu de plus grande révolution que celle que causerent ces découvertes. Lorsqu'à la tête de l'histoire moderne , & de celle de toutes les grandes choses que ces découvertes ont

produites & qu'elles produiront, je vois un simple citoyen de Gènes, j'admire les effets de la supériorité des lumières.

Sixieme révolution. La renaissance des lettres commença dans le quatorzieme siecle, & fut développée dans le quinzieme.

Abrégé de l'histoire littéraire. 1°. *Tems de la simplicité jusqu'à Périclès.* Du tems de la primitive simplicité, la science consistoit dans la connoissance des choses utiles. La forme de la science étoit adaptée à la compréhension de tous les hommes. L'histoire, mêlée d'allégories, contenoit la science, parce que tout le monde peut sentir, & que tout le monde ne fait pas raisonner : les idées générales sont pour les savans, & alors il n'y en avoit point. Ceux qui vouloient rappeler un fait ou une suite de faits ne pouvoient réciter tout un chant d'un poëme, le résultat en fut rédigé en forme de sentence ; ces sentences étoient des allusions. Toute la science étoit en vers, pour qu'on pût la retenir plus aisément. Comme ces vers ne contenoient rien d'inutile, on en fit un usage continuel ; c'est ce qui les éternisa.

2°. *Tems du raffinement, jusqu'à Démosthène chez les Grecs, & jusqu'à Tacite chez les Romains.* Da la culture de la terre nâquit la richesse. De la richesse nâquit la division du travail : les gens aisés préférant des occupations faciles, ceux qui étoient moins aisés n'eurent point de choix. A force de s'occuper toujours des mêmes sujets, on conçut des idées nouvelles. Pour exprimer les idées nouvelles il fallut de nouveaux mots, & la langue s'enrichit. Comme tous les mots ne sont pas également harmonieux, ceux qui vouloient plaire s'appliquoient au choix des mots; c'étoit l'occupation de ceux qui vouloient haranguer. La pensée vint à quelques uns d'instruire les jeunes gens de leurs observations; pour cet effet ils déterminèrent le sens de différens mots & les différens sens du même mot placé différemment; il y eut des définitions, d'abord dans la rhétorique. Le climat donnoit tant de vivacité, le gouvernement laissoit une telle liberté, qu'on sentoit beaucoup & qu'on osoit exprimer ce que l'on sentoit; il falut des mots pour tant de nuances du sentiment. Les gens de lettres

raffinerent sur les sentimens & sur la langue. On mit de l'art, d'abord dans l'expression, puis dans l'arrangement des pensées; on vouloit que l'une suivit l'autre, & que la première fut la clef de toutes les autres; peu à peu le cours des choses prépara un Aristote. Aristote influa sur toutes les sciences; partout il mit de l'art. Mais les gouvernemens étant populaires, l'art n'osa pas s'éloigner de la nature. Les principaux citoyens vouloient régner; l'on fit des livres pour eux. Les anciens auteurs n'avoient écrit que sur la conduite de l'homme; ceux-ci eurent en vue la conduite des états; ce genre d'ouvrage devint plus rare, quand la liberté se perdit, & se perdit quand la liberté fut oubliée.

3°. *Décadence des Lettres.* Ce n'est pas, comme on l'a dit, la marche de l'esprit humain qui conduit au mauvais goût, & il n'est pas vrai qu'on parvienne à s'ennuyer de la nature; mais après la perte de la liberté chacun devint circonspect, on ne parla qu'à demi-mot. Comme on vouloit plaire à ceux qui pouvoient tout, & qu'à la cour la nature est ce qu'on connoit & ce qu'on aime le

moins, & la finesse, ce qu'on aime le plus, les auteurs s'éloignèrent de la simplicité. Les choses fines perdent leur mérite lorsqu'elles vieillissent, de sorte qu'on en inventa toujours, & l'on s'épuisa. Homere & Lucrece, Hérodote & César, se ressembloient d'avantage dans leur simplicité, que Seneque, Lucain, Plin le jeune, & les écrivains postérieurs ne se ressembloient dans leurs jeux de mots & dans leur mauvais goût. Lorsque les savans ne se soucierent plus du peuple, le peuple méprisa leur savoir : les savans s'attachoient au gouvernement, & le gouvernement les paya ; arrangement inconnu dans les anciennes républiques. Les savans y perdirent ; les ouvrages composés dans les deux premières périodes étoient faits pour durer aussi longtems que la nature humaine : ceux de la troisième période perdoient leur mérite quand la cour changeoit. Le peuple y perdit réellement : les gens à talens s'attachèrent aux grands, le peuple abandonné devint stupide & grossier. La perte de la liberté entraîna celle des sciences & l'abrutissement de la plus grande partie du genre humain.

4°. *Moyen âge.* Les peuples septentrionaux vivoient dans la primitive simplicité : leurs premiers historiens écrivirent avec simplicité ; on pouvoit espérer que le bon tems reparoitroit. Mais tandis qu'autrefois l'on sentoît & l'on pensoit, on étudia alors ; les sciences devinrent un métier. Les savans se soucioient peu qu'on les comprit, pourvu qu'on les admirât. Ceux qui vivoient dans les cours croyoient vivre dans le monde ; la cour étoit le monde pour eux : dès lors, connoître le foible du prince, du ministre, de la maîtresse, fut appelé connoissance du monde : toute la nation ne pouvant vivre dans ce monde-là, on oublia son existence ; personne ne s'attacha à l'éclairer ; ces peuples ne fortirent jamais de leur ignorance. La force tint lieu de politique : aussi les écrivains ne parlent plus des mœurs ni des loix, ils ne parlent que des batailles ; & comme la force seule y décidoit, ils ne nous apprennent que l'événement.

Les lettres, nées au sein de la liberté, perfectionnées pendant ses progrès, avilies sous le despotisme des empereurs, furent

anéanties sous le despotisme sacerdotal. Non seulement les auteurs n'enseignoient plus rien d'utile ; il ne leur suffisoit pas de dire des absurdités , ils en firent des articles de foi ; car le gouvernement subsistoit par la stupidité , & les savans par le gouvernement. Cet opprobre obscurcit la gloire de l'esprit humain jusqu'au treizieme siecle.

5°. *Renaissance des lettres dans le treizieme siecle.* La même année vit le rétablissement de la liberté d'Angleterre par la grande chartre , & l'aurore d'un nouveau jour par la naissance de Roger Bacon ; il fut sans contredit le plus grand esprit de tout le moyen âge. Les fruits de son génie furent malheureux pour sa fortune , & d'abord peu sensibles pour l'avantage commun. Pendant qu'il faisoit des efforts pour arracher le monde à la triste léthargie dont on étoit accablé , les sciences renâquirent en Italie avec la liberté ; elles recommencerent , comme autrefois , par la poésie.

Dans le quatorzieme siecle. Bientôt s'éleva le génie du Dante : il parut avec une grandeur majestueuse , & avec une origi-

nalité encore sauvage : on pouvoit voir en lui non seulement le poëte , mais l'homme d'état. D'abord après lui conta Boccace. En-suite Laure & la fontaine de Vaucluse furent illustrées par le Pétrarque. L'architecture reparut avec le Giotto.

Dans le quinzieme siecle. Peu à peu l'esprit humain se révolta contre le joug de la superstition. Quand on entendoit les Philippiques de Gerson , quand on voyoit le concile de Constance effrayé de l'indignation de ce grand homme contre les corrupteurs de l'église , quand on eut à admirer le beau génie de Nicolas de Clémangis , l'élégance latine de ses ouvrages , & la noble liberté qui y régnoit , puis le zele ardent du Pogge pour les restes de l'ancienne littérature , l'imposture de fausses donations dévoilée par Valla ; quand on voyoit Enée Sylvius Piccolomini , un des hommes les plus savans & les plus aimables , assis sur le trône de St. Pierre à la tête de la chrétienté , Platina louer tant d'anciens papes , & blâmer si hardiment celui sous lequel il vivoit , le grand Savonarola partisan de la

liberté & ennemi de Rome, par-tout des poëtes, par-tout des historiens, une foule de nouvelles erreurs, les systêmes les plus prodigieux par leur absurdité, inventés, adoptés, soutenus avec enthousiasme : l'esprit humain paroissoit un géant enchaîné, frémissant dans ses fers.

Soudain reparut l'amour des anciens écrivains, & , comme si l'on eût voulu les dédommager d'un si long oubli, ce fut un vrai fanatisme. Alphonse, roi d'Arragon & de Naples, envoya une ambassade pour demander un bras de Tite-Live enterré à Padoue : il protestoit qu'il aimeroit mieux perdre Naples & l'Arragon qu'une partie de ses connoissances. Antoine de Palerme, voulant écrire l'histoire, vendit sa maison pour avoir Tite-Live. Tout d'un coup recommença l'admiration de l'Enéide ; on célébra Virgile auprès de son tombeau, comme on célébroit les saints. Cicéron eut plus de disciples qu'aucun autre grand homme ; les Cicéroniens eurent en horreur tous les noms propres & appellatifs, dont la latinité ne pouvoit être prouvée par les écrits de Cicéron ;

le christianisme fut traduit en langage payen. Toutes les républiques, tous les rois, les papes, les prélats, s'empressèrent, dès qu'on fut imprimer, de publier tous les anciens monumens du génie qui depuis plusieurs siècles étoient, sans honneur & sans profit, cachés dans de grosses tours d'antiques monastères. La longue suite d'anciens auteurs qui furent sauvés du naufrage commença par les offices de M. Tullius Cicéron, imprimés à Mayence l'an 1465. En même tems parut l'ode d'Horace :

Diffugere nives, recedunt jam gramina campis.

Deux années après l'on eut Tacite, qui avoit été trouvé dans l'ancien pays d'Arminius, à Corbie. Dans l'espace de trois ans furent publiés tout Cicéron, César, Virgile, Tite-Live, Plin l'ancien, Quintilien, Silius & Lucain ; 12475 exemplaires des anciens auteurs parurent dans la seule ville de Rome.

De même que les anciens Huns, en envahissant l'empire des Goths, les avoient précipités sur celui des Romains, il vint

alors du fond de la Colchide , de toutes les parties de l'Asie mineure , de Constantinople & de la Grece , une foule de gens instruits , fuyant devant les armes du Sultan Mahomet. L'an 1476 parut dans la ville de Milan le premier livre imprimé en grec ; Constantinus Lascaris , de la race des anciens empereurs , publioit son ouvrage sur la langue grecque. Douze années après , l'an de l'ere chrétienne 1488 , parut , sous les auspices de Laurent de Médicis , pere des muses , Homere , dans la ville de Florence , par les soins de Démétrius Chalcondylas citoyen d'Athenes. Il n'y eut aucun prince qui ne se fit honneur d'accueillir les muses fugitives de la Grece : non contents de les protéger , plusieurs princes oublioient tout pour se livrer aux lettres. L'empereur Maximilien , Ferdinand roi de Naples , Louis le Maure , Ferdinand le Catholique les protégeoient ; Laurent de Médicis avoit une ame faite pour en sentir les charmes , il fut lui-même poëte. Doué de toutes les graces de la jeunesse , de l'esprit & du bon goût , Laurent étoit animé par

l'amour de la gloire & de la volupté ; il fai-
 1492 soit les délices & l'ornement de toute l'Ita-
 lie : sa mort fut le signal des malheurs ; il
 avoit su concilier tous les esprits, les réu-
 nir tous pour le maintien de la paix.

Les Grecs n'apportoient que des livres ;
 le génie brilloit chez les Italiens avant leur
 arrivée ; eux-mêmes en étoient dépourvus.
 Il fut impossible que le pape maintint la
 stupide ignorance & l'ancienne ferveur de
 l'adoration. Dans un instant toutes les di-
 gues furent rompues : l'esprit humain dans
 sa nouvelle liberté n'étoit contenu par au-
 cun principe : on ne voyoit que des loix
 qu'on rougissoit d'avoir respectées , dès-lors
 on méprisa la religion, l'on brava toute dé-
 cence. Les grands, les gens de lettres de-
 vinrent athées.

1507 Armé de toutes pieces, le casque en tête,
 Jules II marcha à l'âge de soixante & dix
 1513 ans pour la délivrance de l'Italie. Quand
 il vit les approches de la mort, il convoqua
 le sacré college, & parla avec une élo-
 quence noble, à la maniere des anciens Ro-
 mains, de la nécessité de délivrer l'Italie

du joug des barbares. Dans son testament il ne considéra ni la maison de Rovere dont il étoit issu, ni les courtisans ses flatteurs. Occupé jusqu'à la mort de plus grandes pensées, il mourut, en souhaitant de voir les héros dont il avoit imité les vertus. Mais sous son successeur il régna à la cour de Rome d'un côté une prodigalité, une impiété, un libertinage, de l'autre côté tant d'esprit, tant d'amour pour tout ce qui est beau, qu'on pouvoit prévoir la chute de cette domination par l'oubli de toutes les maximes qui l'avoient fondée & maintenue.

Les Allemands & les Suisses prirent les choses plus gravement. En Italie on lisoit Horace & bientôt l'Arétin, en Allemagne les auteurs graves & les pères de l'Eglise; les Italiens apprenoient ce qu'il y avoit de beau & d'agréable, les Allemands prenoient un caractère de hardiesse. Chez eux les mœurs pouvoient beaucoup; en France & en Espagne les mœurs pouvoient encore quelque chose; l'Italie n'eut ni loix ni mœurs. Quand Léon X, pressé d'avoir de l'argent, fit vendre des indulgences, (ce qu'on étoit

en usage de faire depuis plus de quatre siècles) les Espagnols & les François en acheterent ; leurs rois le vouloient. Les Allemands réfléchirent , examinerent , & refuserent. La résistance de ces barbares n'en imposa point à la cour de Rome. En cas semblables , l'usage étoit d'excommunier ; Luther fut excommunié. Mais ce qui déconcerta les gens d'esprit qui vivoient à Rome , c'est que Luther méprisa les foudres du Vatican.

Il se mit seul en avant contre le Souverain Pontife , dont huit siècles avoient affermi la puissance : un particulier attaqua cet antique empire , lié d'intérêt avec Charles V , qui étoit sur le point de subjuguier le monde. La foible protection de l'électeur de Saxe ne pouvoit rassurer Luther contre l'empereur & les deux tiers de l'Europe , contre l'esprit Italien qui pouvoit lui nuire en le ridiculisant , contre le fer d'une foule fanatique , contre les poignards , contre les breuvages de 1000 scélérats qu'aucun crime n'effrayoit , moins encore celui qui expieroit tous les autres crimes. Si Charles V , qui régnoit

régnait en Espagne par l'inquisition, avoit pu l'établir parmi les Allemands, on peut conjecturer ce qui en feroit résulté, lorsqu'on voit ce qu'est devenue la nation de Don Michel de Cervantes, de Guévara, de Don Lopés de Véga. L'empire, du tems de Charles V, risquoit de retomber sous le despotisme & sous le joug des prêtres. Celui qui l'en arracha, celui qui le premier donna le signal de la liberté de penser, mérite notre respect.



CONCLUSION.

*Tableau de l'Europe au commencement de
l'histoire moderne.*

QUoique le Sultan Bajazet cultivât les arts de la paix, les Osmanlis n'en furent pas moins redoutables : ce n'étoit point de leur chef que dépendoit leur puissance, mais de leur caractère ; la guerre étoit un article de foi, & toujours heureuse par la valeur indomptable des troupes. Les chrétiens se crurent souvent en danger. Le fils du grand Etienne, prince de Moldavie, se soumit. Le vieux Ladislas, roi de Bohême & de Hongrie, en usoit envers les Turcs avec les plus grands ménagemens. La Pologne fut puissante sous les deux derniers rois de la race Lithuanienne ; les forêts dont elle étoit couverte firent place à des champs de bled : mais aussi les anciennes mœurs céderent à un luxe que les hommes sages redoutoient. Parmi les Russes les divisions cessèrent ; le joug Tatare fut secoué ; les oppresseurs de

cet empire furent forcés à le craindre. La Russie dut ces succès à Ivan fils de Basile & au noble amour de grandes entreprises qui animoit Sophie son épouse. La maison d'Oldenbourg avoit la réunion des trois royaumes en vue ; les Suédois l'avoient en horreur. Leur ancienne haine contre les Danois leur faisoit d'autant plus fortement desirer la liberté.

Tous les états du midi furent occupés du sort de l'Italie ; celui qui à son empire auroit joint la conquête de ce pays , placé au centre de l'Europe , sembloit pouvoir devenir monarque universel. Cette grande querelle s'agitoit entre l'Espagne & la France ; la maison d'Autriche n'étoit pas assez puissante , & l'Angleterre étoit trop éloignée pour pouvoir la décider. Les Espagnols avoient une excellente infanterie ; cet avantage fut compensé chez les François par l'alliance des Suisses. Mais les François, pour s'affurer l'attachement des Suisses , corrompirent leurs magistrats. Les François n'étoient point aimés du peuple ; l'ancienne simplicité des mœurs étoit estimée par dessus

tout ; les mœurs tenoient lieu de loix : à
 présent encore , peu de cantons ont des loix ;
 ceux qui font le mieux administrés le font
 suivant des maximes que le bon sens dicte
 selon les tems. Ainsi les gouvernemens Suif-
 ses en se déclarant pour Louis XII risquoient
 de soulever toute la nation , & le peuple
 avoit alors toute l'énergie de son ancienne
 vertu. Les maisons d'Autriche & de France ,
 voyant les Suisses dans cet état d'irrésolu-
 tion , plaiderent souvent leurs intérêts l'une
 contre l'autre dans les assemblées de la ré-
 publique fédérative. Le mépris que les Fran-
 çois témoignèrent pour la rustique simpli-
 cité de ce peuple libre ruina leurs affaires ,
 & les Suisses haïssant les Autrichiens , & ne
 pouvant aimer les François , firent un troi-
 sième parti. Ils rétablirent les Sforces : en
 même tems ils pénétrèrent jusques sous les
 murs de Dijon : eux qui en Italie avoient
 contrebalancé l'infanterie des Espagnols
 sembloient vouloir mettre fin aux plans de
 Louis XII.

Pendant ce tems , le mariage de l'Infante
 d'Espagne , héritière des rois Catholiques ,

avec Philippe d'Autriche , dont elle eut Charles V , fit craindre la réunion de la puissance Espagnole, qui empêchoit la France de conquérir l'Italie , avec celle de la maison de Bourgogne qui avoit fait trembler Louis XI, & avec celle de la maison d'Autriche , moyennant laquelle on pouvoit attaquer l'Italie ou la France, ou à la fois l'une & l'autre. Cependant des empires furent découverts & aussi-tôt soumis , & l'Amérique fut pillée pour le profit de l'Espagne ; elle en imposa à toute l'Europe par l'éclat de l'or , dont elle sembloit vouloir payer la soumission de tous les petits princes & les suffrages de tous les états libres. Ces derniers croyoient voir dans le traité de partage du royaume de Naples , & dans la ligue de Cambrai contre Venise , un dessein manifeste de subjuguier les petits états. La ligue de Cambrai avoit manqué seulement par la division que le conflit de tant d'intérêts mit parmi les contractans ; il étoit clair que rien ne résisteroit , si l'Espagne pouvoit donner la loi à la France. Comment résister si elles agissoient de concert ! com-

ment, si elles se faisoient la guerre, éviter la loi du vainqueur ! Tel fut le premier problème de la politique moderne.

La considération des grandes crises de l'Europe est le plus grand objet de la politique générale. Elle fait voir ce que nos peres ont eu à craindre, & les mesures qui ont maintenu la constitution de tous les états. Elle fait apprécier leur force actuelle, la puissance de ceux qui sont à la tête des affaires publiques, & la crise décisive qui tient aujourd'hui toutes les nations en suspens :

O Navis, referent in mare te novi
Fluctus, o quid agis ! fortiter occupa
Portum.

HOR. Od. I. 14.



CONSIDÉRATIONS

S U R

LE GOUVERNEMENT DE BERNE.

Quæ cura Patrum, quæve Quiritium.

H O R.

DEux cent quatre-vingt dix-neuf personnes, assemblées en grand conseil, ont le pouvoir souverain dans la république de Berne; un sénat de vingt-cinq, présidé par un advoyer, a le pouvoir exécutif & provisionnel : des membres du grand conseil, sous le nom de baillifs, gouvernent le pays; la ville a 13,000 habitans, le pays en a près de 330,000.

Bertholde, duc de Zéringuen, régent de 1191 Bourgogne au nom de l'empereur, fonda la ville de Berne. Elle se peupla d'artisans, d'agricoles & de nobles, dont l'union fit la force. Ils n'avoient que des armes, des

champs & des troupeaux , ils ne vouloient
 1231 que rester en liberté , la ville n'avoit pas
 un pouce de terrain sur l'autre bord de
 l'Aar (*). Longtems après son établisse-
 1324 ment , & après plusieurs victoires , la ré-
 publique acheta une seigneurie. Dès - lors
 elle s'agrandit par le courage & la libéra-
 lité des citoyens , & par la prudence du
 sénat , au point qu'après deux siècles elle
 eut un plus grand état que Rome naissante
 n'en avoit conquis dans un pareil espace de
 tems. Les Bernois conserverent cet état ,
 parce qu'ils eurent la sagesse d'en être con-
 tens. Ils posèrent leurs armes victorieuses ,
 mais sans en oublier l'usage. De tout tems
 il y eut des factions dans le gouvernement ;
 chaque parti surveilla les démarches de ses
 adversaires : mais ni la férocité du moyen
 âge , ni les mesures violentes que d'autres
 aristocraties croient devoir à leur sûreté ,
 ne fouillèrent jamais les adhérens d'un parti
 du sang des partisans de la faction opposée.

(*) Berne est située dans une presqu'isle formée par l'Aar.

C'est que le gouvernement , ayant été d'abord administré par un corps de nobles , eut de bonne heure des maximes. Il déploya dans le maniement des affaires tantôt de la magnanimité , tantôt de l'art , & toujours une gravité qui ne l'empêchoit point de s'accommoder aux conjonctures.

Le pouvoir souverain fut donné au grand conseil , composé d'un nombre de magistrats proportionné à celui des citoyens. On eut soin de ne pas trop augmenter le nombre de ces derniers ; mais comme plusieurs familles s'éteignirent , il fut ordonné que tout baillif devoit être marié , ou l'avoir été. Ainsi le gouvernement fut sauvé à la fois de l'oligarchie de certaines familles & du danger de perdre ses maximes par la réception d'une foule d'étrangers. Les huguenots , chassés de France , furent accueillis dans des républiques zélées pour la foi , ou avides de richesses ; l'esprit d'innovation & des nouvelles mœurs vinrent avec eux ; les Bernois rejetterent leurs offres , & ils sont encore ce qu'ils étoient.

Le grand conseil fut composé de nobles ,

descendans des fondateurs de l'état, & dont les noms sont consacrés par l'histoire & par la tradition, & de ceux des citoyens qui par leurs talens, leurs richesses, ou leurs adhérens, pouvoient servir & desservir l'état. Cependant quelquefois des personnes fort accréditées ne furent point reçues dans ce corps; sans cela chacun auroit tâché de parvenir, à force de se donner l'air d'un homme dangereux. Comme le désespoir fait inventer des ressources, & enhardit à des entreprises, le gouvernement adopta une maxime, propre à lui attacher par l'espérance les familles dont aucun membre ne se trouva être du conseil souverain: ce fut de choisir à chaque élection de ce conseil (*) quelques membres de sept ou huit familles qui depuis longtems n'y auroient point siégé, & de donner à ceux qui ne pouvoient pas être élus dans la magistrature des places du second ordre, la plu-

(*) Ces élections se font lorsque plus de 80 membres sont morts; seize magistrats du même corps & les sénateurs confèrent chacun une place, le reste est donné par la pluralité des voix.

part lucratives : d'autres citoyens , & même les fujets , peuvent obtenir des bénéfices ecclésiastiques & des places d'officiers dans les troupes que l'état accorde à des puissances alliées. C'est un usage constant de ne prendre d'une même famille qu'un seul sénateur. C'est le fort qui donne des baillia-ges plus lucratifs aux uns qu'aux autres.

Dans cette constitution le pouvoir des familles nombreuses est contrebalancé ; tous les avantages sont compensés ; l'on veut que ceux dont les desirs se trouvent frustrés n'ayent à accuser que le fort ou les loix , & que tout le bien procède du gouvernement. L'excellence de ce dernier n'est pas dans ses loix , mais dans ses maximes ; l'ouvrage d'un législateur peut devenir mauvais par le laps de tems , au lieu qu'un sénat modifie ses maximes selon sa situation.

Comme l'usage de cinq siècles a confirmé l'habitude d'appeller conseil souverain celui des 200 , on ne permettroit pas que le nombre de ses membres fût inférieur à 200 , ni qu'il allât jusqu'à 300. S'il y a des sénateurs de la maison d'Erlach , ou de celles

de Diesbach ou de Vatteville, ou de trois autres familles d'une fort ancienne noblesse (*), leurs noms sont placés devant ceux de tous les autres sénateurs. Les formes de gouvernement deviennent sacrées lorsque tout retrace l'image de l'antiquité; la vénération du peuple s'attache aux noms de ceux qui jadis l'ont conduit aux triomphes & aux conquêtes. Deux fois les d'Erlach ont sauvé Berne du joug ou de la destruction; ils restent seuls de ces nobles qui en ont jeté les fondemens. L'advoyer de Vatteville, pour calmer une grande révolte, ne fit que se présenter.

Il fut permis d'avoir des caisses de famille, dont l'argent est destiné pour subvenir à l'indigence des fils de famille ruinés. L'on craignoit que la pauvreté de ceux qui gouvernent ne leur fit commettre des injustices, on craignoit des dangers semblables à celui dont Cicéron sauva Rome. Il ne falloit pas non plus que des familles devinssent formidables à force de trésors; il fut

(*) De Bonstetten, de Luternau, de Mulinen.

défendu de porter au-delà de 100,000 livres les fonds d'un pareil établissement.

Quelque naturelle que paroisse la jalousie du pouvoir dans un gouvernement qui n'est point armé, les anciens Bernois mettoient peu de bornes à celui de leurs généraux. Le chevalier d'Erlach eut le pouvoir d'un dictateur : au bord du Rhin & dans les plaines de Novare les officiers généraux prenoient conseil d'eux-mêmes. C'est le moyen d'être libre que de savoir obéir.

Il y a deux especes d'aristocraties. Les unes sont appuyées sur le commerce ; une vigilance continuelle , & des vues profondément combinées sont dans leur caractère : parce qu'elles craignent sans cesse , elles inspirent sans cesse la terreur : elles sont des modeles , non pas de l'art de gouverner , mais de l'art de conserver le gouvernement. D'autres aristocraties sont militaires , nées du respect que doit une armée à ceux qui la commandent. Ici regne le bon sens & non pas la finesse , le courage qui en prévoyant tout ne se défie de rien , la fermeté & la tendresse paternelle : ici les sénateurs

sont à leur aise , l'état est riche (*); au lieu que dans les aristocraties commerçantes les sénateurs sont riches , & souvent aux dépens de l'état. Que la route du commerce change , que l'état soit conquis , ils ne feront plus rien ; mais des militaires sauront toujours par-tout se faire respecter. L'aristocratie de Berne fut d'origine militaire , & doit l'être toujours.

Anciennement les corporations de métier voulurent gouverner la république de Berne. Les cordonniers n'auroient pas souffert que les sénateurs fissent des souliers , & ils croyoient savoir gouverner sans l'avoir appris. Le gouvernement n'eut garde de permettre le succès de cette extravagance ; des loix suffirent pour maintenir son pouvoir , fondé dans la nature de l'état.

Il y a des villes où les corporations de métiers élisent le magistrat ; ce qui l'oblige de favoriser leur monopole , & par là de gêner l'industrie des sujets de l'état. A

(*) Privatus illis census erat brevis,
Commune magnum.

Berne les magistrats ne font point en concurrence avec les artisans du pays ; ils osent protéger ceux-ci , même contre les bourgeois , & cela fait que les sujets sont moins attachés à ces derniers qu'ils ne le sont au gouvernement.

Les Bernois n'ont point de troupes étrangères ; la conservation de l'état dépend des armes du peuple : on sent qu'il faut la lui rendre intéressante ; le meilleur moyen d'y réussir c'est de le rendre le plus heureux des peuples. Mais il ne suffit pas qu'il le soit , il faut qu'il en soit persuadé. Il est donc de la dernière importance de veiller sur les séducteurs du peuple. Ce n'est point par des supplices qu'on pourra détruire leur ouvrage ; les magistrats y réussiront bien mieux en vivant parmi le peuple dans leurs terres ; ils s'y feront aimer par leur générosité & leur affabilité , & occasionnellement ils instruiront le peuple de ses véritables intérêts. Ce n'est pas un peuple passionné ou sophistique ; il est bon , il a l'humeur tranquille & un sens admirable.

Autrefois la plus grande partie du pays consistoit en des terres seigneuriales : des grands barons y exerçoient haute & basse justice. Ils étoient pour la plupart ennemis de la république. Les Bernois les vainquirent ; mais ce fut pour en faire des citoyens & des sénateurs ; on ne les dépouilla jamais. Quand l'expérience les instruisit des besoins de l'état, ils consentirent à ce que leurs sujets servissent la république de leur sang & de leur bien, comme les citoyens mêmes. Comme les seigneurs furent dans la magistrature, ils permirent à leurs sujets de porter au sénat les appels de leurs tribunaux. Les sentences du sénat portoient l'empreinte de l'équité. Les sujets des seigneurs eurent en lui un protecteur contre l'oppression & un défenseur de leurs droits.

Dans ces tems un citoyen de basse condition, ennemi des patriciens, parvint à la dignité d'advoyer de la république. Cet homme inconsideré & violent voulut dépouiller les nobles de leurs droits seigneuriaux. Alors tous les barons abandonnerent la ville ; chacun se retira dans sa terre ;

Berne perdit tout son lustre , & l'artisan son gagne-pain. Le peuple en murmura ; les cantons interposèrent leur médiation , & les nobles furent rappelés. Dans ce moment plusieurs de ces derniers céderent volontiers ce qu'il pouvoit y avoir dans leurs droits seigneuriaux d'incompatible avec la police d'un état : peu à peu les autres accédèrent à cette convention. Après 122 années de 1420 négociation , le sénat eut l'administration ou l'inspection de toutes les justices sei- 1542 gneuriales : la chose publique y gagna ; les seigneurs furent puissans , mais comme membres de l'état , non comme ses rivaux.

Après la fondation de l'état , le gouvernement eut pour maxime de prévenir avec bonté les demandes raisonnables que les sujets pouvoient lui adresser , mais de n'accorder jamais ce qu'ils auroient exigé de force ; cela auroit anéanti son autorité. Souvent il consulta les communautés des paysans sur les guerres & les traités ; aussi furent-ils toujours prêts à prodiguer leur bien & leur sang , & ne demandoient jamais où se bornoit le pouvoir du sénat , mais où

étoient les ennemis. Le sénat regardoit le peuple non comme des sujets, mais comme des compagnons d'armes. Il pouvoit tout, lorsqu'il n'y parut pas; & le tems de la véritable liberté fut celui où l'on n'en parla point.

Le sénat eut soin d'éviter des contestations avec les sujets; elles peuvent être sans péril sous un gouvernement armé; dans la constitution républicaine il en est comme dans l'éducation domestique. Quelquefois des communautés se rendirent coupables de sédition : elles furent punies par la perte de leurs privilèges : puis ces derniers leur furent rendus, & en différens tems, pour leur faire sentir plus d'une fois que le gouvernement savoit pardonner, & qu'il aimoit le peuple. D'autres communautés avoient des privilèges dont le sens étoit obscur, ou dont le titre étoit incertain, on les confirma, quand les communautés le demandoient comme une grace. Les droits du peuple dans ce pays furent d'autant plus respectés que dans quelques autres états on parut les mépriser; le sénat vou-

loit faire sentir la différence de ses maximes d'avec celles d'un gouvernement qui ne respecte rien.

A la réformation de l'église les démocraties du voisinage restèrent fideles à l'ancienne croyance. Sans cette diversité de culte les démagogues dans les Alpes de Berne auroient sans doute, comme autrefois (*), cherché de l'appui chez de pareils voisins. Les bailliages situés dans ces montagnes sont la partie de l'état sur laquelle il faut veiller le plus. 1528

Les petits cantons, qui ont des gouvernemens démocratiques, sembloient quelquefois disposés à changer la constitution aristocratique de la république de Lucerne; ainsi Lucerne dut se ménager l'appui des Bernois. Comme Lucerne est le premier canton catholique, les ménagemens qu'il eut à garder avec Berne modérèrent les maux dont le feu des controverses menaçoit la Suisse. D'ailleurs quand le peuple de

(*) En 1371, 1381, au commencement du seizieme siecle, & en 1528.

Lucerne comparoit son gouvernement avec celui de Berne , ce dernier n'y perdoit pas.

1536 Lors de la conquête du pays de Vaud ,
 8271 & avant que les traités en eussent assuré la domination , la république fut prête à donner le droit de bourgeoisie aux nobles de cette province ; mais comme ces seigneurs s'attendoient à rentrer sous la domination des ducs de Savoye , la plupart d'entr'eux négligerent l'offre des Bernois. Il ne s'éteignit pas assez de familles patriciennes de Berne , pour qu'il eût encore paru nécessaire de recruter le corps qui gouverne.

Les seigneurs du pays de Vaud jouirent de la paix & de la liberté dans leur province , & des privileges des Suisses dans le service étranger. Le paysan fut protégé. Les villes conserverent leurs anciennes franchises. Les divisions firent place au bon ordre. La population doubla , & le nombre des pauvres diminua de la moitié. On a tort de n'apprécier un gouvernement que par le bien qu'il fait ; il faut lui tenir compte des maux qu'il épargne.

Le gouvernement n'eut garde de conni-

ver aux injustices des baillifs : elles furent rigoureusement punies. Par là le corps de la magistrature conserva l'amour du peuple , & la dignité que les viles passions de quelques malheureux auroient pu lui ravir.

Dans une république il n'est jamais bon que le pouvoir soit d'un côté & la richesse de l'autre , ni que le trésor soit riche & le pays pauvre ; car il en résultera l'un des deux , ou les magistrats dépouilleront les sujets , ou ceux-ci pilleront le trésor. A Berne le revenu de l'état & la richesse du pays firent des progrès proportionnés. Originellement les principaux citoyens , convoqués par le sénat , payoient les frais des guerres , & le prix des domaines achetées au nom de la république. C'est ainsi que leur assemblée devint le conseil souverain des 200 ; les états - généraux de France & le parlement d'Angleterre ont la même origine. Les seigneurs , honorés du commandement dans les guerres , ou envoyés en ambassades , engageoient souvent leurs terres pour fournir à leurs dépenses , sans qu'il en coutât rien à l'état. On a vu

les magistrats payer de leur bourse la dette publique. Dans les pays achetés ou conquis, les Bernois ne leverent pas plus de revenus qu'il n'en fut levé auparavant; ils ne rétablirent aucun impôt que les possesseurs précédens avoient aliéné; ils permirent aux fujets de se racheter des droits provenans de la servitude.

Tandis que l'état percevoit peu de revenus, on tâchoit de dépenser encore moins; ce fut la premiere maxime. Lorsque la prospérité publique eut augmenté les revenus (*), la seconde maxime fut de n'épargner aucune dépense capable d'accélérer les progrès de la prospérité de l'état.

La beauté, je dirois presque la magnificence des ouvrages publics, répandit partout l'image de la félicité. Les orphelins, les veuves, les pauvres furent noblement soulagés, tous les habitans préservés contre les malheurs des disettes, & des milliers de

(*) La population augmenta la consommation du sel, dont l'état a le monopole; les dîmes devinrent abondantes par les progrès de l'agriculture; la paix favorisa & le passage des marchandises & les succès des fabriques.

vagabonds rassemblés par districts , & soumis à la police. L'arsenal fut admirablement fourni. Des millions furent placés dans les fonds étrangers : un trésor fut destiné aux besoins imprévus ; l'administration des bailliages & des places subalternes valut aux Bernois près d'un million de livres de rente annuelle. Partout l'air serein & libre des habitans , leur aisance , leurs fêtes , leur contentement & leurs vertus présentent un tableau si rare & si touchant d'une félicité bien méritée , que ce spectacle doit être la plus belle récompense des fondateurs de cet état , si du séjour des immortels Rodolphe d'Erlach & Jean de Hallvil voient encore le peuple qui leur doit sa liberté !

Les cours changent , les factions s'entre-détruisent ; des maximes ne meurent point. La différence entre les gouvernemens vient de la différence de ce qu'ils ont à craindre : le sultan , qui a tout à craindre , est l'esclave de sa garde ; les chefs des factions permettent tout à leurs partisans ; le sénat de Berne , ainsi qu'un bon roi , n'ayant à craindre que les séducteurs de son peuple , s'est fait le pere de ce peuple.

L E T T R E
S U R
LES TROUBLES DE LA RÉPUBLIQUE
D E G E N E V E.

*Athenae cum florerent aequis legibus
Procax libertas civitatem miscuit.*

PHAEDR.

LA République de Geneve est composée de dix-huit-cent citoyens & bourgeois, de trois mille natifs (*), d'un grand nombre d'habitans & de quelques milliers de sujets. La population de la ville monte à 25,000, celle du territoire peut monter à 5000 ames.

(*) Les natifs descendent de ceux qui en divers tems ont obtenu la permission de demeurer à Geneve sans avoir acheté le droit de bourgeoisie ; ce dernier ne donnoit point alors de pouvoir politique.

Les Genevois s'enrichissent à force d'industrie : on connoît leurs fabriques ; celle d'horlogerie est sur-tout célèbre ; mais elle tombe en décadence , depuis que les montagnards de Neuchâtel , & d'autres habitans du mont Jura , fournissent les mêmes ouvrages à un meilleur prix. Ainsi les richesses des Genevois augmentent plutôt par une prodigieuse application à tirer parti de toutes les révolutions des fonds de France & d'Angleterre. On assure , & je le crois , que les Genevois ont plus de 120 millions de livres de France dans les fonds étrangers. Lorsque Mr. Necker emprunta 60 millions , cette seule petite ville en fournit au-delà de 15. Cette population & ces richesses font de ce siècle.

Une foule de Huguenots , fuyant devant les dragons de Louis XIV , furent accueillis par les Genevois. Le sénat reçut un si grand nombre de bourgeois qu'à peine y a-t-il une moitié des membres du Conseil général qui au commencement du dix-huitième siècle ait eu des ancêtres dans Geneve. Tant d'étrangers , qui ignoroient les anciennes maximes

de la République, & dont plusieurs étoient portés aux innovations, durent influer beaucoup sur le gouvernement.

C'est alors que le goût de la société prit la place de cet amour d'une vie retirée & domestique qui avoit eu tant de charmes pour les anciens Genevois. Il y eut de grandes assemblées d'hommes sous le nom de cercles (*). Les liaisons de cette ville avec les puissances maritimes, dans les fonds desquelles Geneve a toute sa fortune, & la forme du gouvernement, mêlée de démocratie, donnerent aux conversations de ces sociétés une tournure politique. Les chefs de parti trouverent des facilités pour amener des factions; il leur fut aisé de réunir diverses sociétés. Ils s'appliquerent à l'étude des *Révolutions de la république Romaine* décrites par Vertot; d'autres se parerent des principes développés dans *l'Esprit des Loix*.

(*) Ils ressembtent moins aux *Clubs* des Anglois qu'à ces *Hétéries* qu'il étoit défendu de former dans les anciennes républiques, & même en Suisse. Corn. Nepos en parle; les loix de Zurich & plus encore celles de Berne en font souvent mention. (1301, 72, 92).

Le peuple Genevois fut le plus éclairé des peuples ; peut-être n'en fut-il pas plus heureux.

Ces différentes causes , & d'autres que l'amour de la brièveté me force d'omettre , produisirent entre 1707 & 1770 les grandes crises dont le détail vous est peut-être connu. Une guerre civile qui éclata dans les murs 1738 de Geneve obligea Mr. de la Clofure , alors Résident à Geneve de la part de sa Majesté Très - Chrétienne d'interposer la médiation du Roi son maître. Le Roi étoit anciennement allié de la République ; elle lui devoit beaucoup , & peut-être la liberté. Le Cardinal de Fleury , par une modération qui étoit dans son caractère , résolut de ne rien faire sans le concours de Zurich & de Berne , Cantons alliés depuis longtems à la même république. Mr. de Lautrec , ministre plénipotentiaire du Roi , & les députés de Zurich & de Berne , firent enfin un règlement dont un des articles ordonnoit la confection d'un code général des loix , us , & coutumes de la République. Le gouvernement fit la faute d'en différer la rédaction , plutôt par impru-

dence que par aucun mauvais dessein. Il fut enfin rédigé en partie par des Commissaires, qui en 1779 en publièrent la première partie : c'étoit un gros in quarto, & ce ne devoit être encore que le tiers de la législation.

Je craindrois de vous ennuyer en détaillant les diverses plaintes des partis ; je me hâte d'arriver au tableau de l'état présent des affaires.

La première loi du projet de Code étoit celle-ci, *le Conseil général est le souverain de cet état*. Ce conseil est l'assemblée de 1800 citoyens & bourgeois ; les natifs, les habitants, ni les sujets n'en font pas. Cette loi, ou plutôt cette définition, faisoit du gouvernement de Geneve une aristocratie extrêmement nombreuse : elle lui donnoit les inconvéniens des démocraties, & le privoit des avantages d'une aristocratie modérée. Étoit-ce là l'esprit de la constitution ? Point du tout, selon l'avis de quatre-cent des principaux citoyens dont les ancêtres avoient fondé & conservé ce petit état. „ La Souveraineté absolue ne réside, selon eux,

„ dans aucun conseil : chaque conseil a ses
 „ pouvoirs ; la balance des pouvoirs consti-
 „ tue le caractère d'un gouvernement ré-
 „ publicain : il importe par conséquent
 „ qu'aucun conseil ne puisse empiéter sur
 „ les droits de l'autre. Rien ne peut être
 „ porté au grand conseil qui n'ait été traité
 „ & approuvé par le petit conseil ; rien ne
 „ peut être porté au conseil général qui n'ait
 „ été traité & approuvé par le grand conseil.
 „ Dans la nouvelle constitution rien ne
 „ feroit porté au conseil général qui n'eut
 „ été arrêté dans les cercles , dirigés par les
 „ chefs de parti ; la souveraineté absolue du
 „ conseil général ne feroit que l'instrument
 „ d'un despotisme clandestin ; les chefs de
 „ parti pourroient tout & ne répondroient
 „ de rien ; il ne resteroit aux citoyens que
 „ de servir ou de trembler ; les voisins , les
 „ alliés ne sauroient compter sur un pareil
 „ gouvernement. ”

Rappelez vous , Monsieur , l'origine & l'organisation du gouvernement de Geneve.

Les Allobroges ont fondé Geneve , on ne connoit plus leurs loix. Après eux , l'his-

toire de cette ville se perd dans celle de l'em-
 432 pire Romain. Ensuite, l'armée des Bourgui-
 534 gnons s'empara de Geneve. Les Mérovin-
 giens parvinrent à régner sur les Bourgui-
 879,88 gnons. La domination des Francs fut abolie
 par le courage de deux seigneurs, qui furent
 les restaurateurs du royaume de Bourgogne.
 1032 Bientôt la maison impériale de Franconie se
 rendit maîtresse de ce nouvel état & le joi-
 gnit à l'empire Allemand. La politique des
 empereurs favorisa le tiers-état. Alors se for-
 merent des corps de bourgeoisie. Pendant
 ces révolutions Geneve fut gouvernée selon
 la loi Gombette (*), selon les Capitu-
 laires (**), selon les actes des conciles & les
 arrêts des plaids généraux. Les rois, de l'avis
 des seigneurs, avoient prescrit ces ordon-
 nances; sans doute que le peuple de Geneve
 pouvoit, sous leur approbation, régler les
 détails de sa police; mais, qu'il y a loin de là
 au pouvoir souverain!

L'évêque de Geneve fut originairement,

(*) Ouvrage de Gondebaud, roi de Bourgogne, 502.

(**) On les a depuis 554.

comme tous les évêques , proposé par le clergé & élu par le peuple ; les rois lui confierent l'administration de la souveraineté. Il fut prince , mais il n'avoit de force que dans l'amour de son peuple. De grandes guerres anéantirent le pouvoir des empereurs , & ceux qui dans la fuite furent revêtus de l'ombre de leur dignité ne songerent qu'à leurs intérêts particuliers. Le royaume de Bourgogne fut négligé , oublié , abandonné.

L'évêque conserva son pouvoir jusqu'au tems où il favorisa le projet des ducs de Savoie d'affujettir Geneve. Geneve courut risque de passer du gouvernement paisible d'un prélat , dépendant de l'amour du peuple , sous la domination d'un prince puissant , entreprenant , & contre lequel Asti , Turin , & toutes les villes de son pays avoient vainement défendu leurs anciennes franchises. Dans cet extrême danger , les citoyens de cette petite ville , trahis par leur prince , trouverent des ressources dans l'amitié de quelques républiques du voisinage , & surtout dans leur propre fermeté. L'évêque se

voyant perdu dans l'esprit du peuple , au lieu de rétablir ses affaires par une conduite sage , prit le parti de se sauver. Dès lors Geneve se gouverna par elle-même , & voici comment.

Depuis longtems la bourgeoisie éliroit , de tems en tems , quatre procureurs de la communauté sous le nom de syndics ; un conseil ou sénat , composé de vingt à vingt-cinq personnes , concouroit avec les syndics à l'exécution des loix. Outre les ordonnances émanées du souverain , plusieurs coutumes avoient passé en loix ; & l'évêque permettoit aux Genevois de statuer en conseil général sur des objets de police.

Pendant les troubles qui précéderent la fuite de l'évêque se forma le gouvernement actuel ; mais ce ne fut point d'après les plans de quelque homme sage , ou de quelque homme ambitieux (*) : la nature des choses fut l'unique législateur des Genevois.

Ils

(*) Geneve ne doit à Calvin ni sa religion ni ses loix ; elle ne lui est redevable que de sa célébrité.

Ils continuerent d'avoir leurs quatre syndics , choisis annuellement par le conseil général. Ils eurent, comme auparavant, le sénat des 25 , chargé du pouvoir exécutif & des jugemens qui n'en font qu'une branche. Mais au lieu de convoquer le conseil général pour chaque délibération ou résolution , on élut deux-cents citoyens qui furent revêtus *d'omnimode puissance* (*) pour décider des affaires d'état. Ils furent un conseil souverain , ils eurent le droit des impôts. Ce changement valut à la république l'avantage de la promptitude & du secret : les principaux citoyens eurent l'autorité que le bien public exige qu'ils aient : Fribourg & Berne , républiques alliées de Geneve , l'avoient senti , & avoient donné l'exemple d'une pareille institution. Par la même raison , soixante citoyens eurent le département des affaires étrangères. Le conseil général fut néanmoins assemblé , & pour élire des syndics , & pour agréer ou rejeter les loix , impôts , & résolutions que les

(*) C'est le terme de la Loi de 1529.

autres conseils propofoient aux citoyens & bourgeois. Les natifs n'étoient plus de ce conseil général ; la chose publique sembloit exiger qu'il n'y eût que des propriétaires de biens fonds (*), intéreffés par là au maintien de l'état, & d'anciennes familles, depuis longtems éclairées fur les maximes de ce gouvernement.

Telle fut la constitution primitive de cette république. Victorieuse dans le seizieme siecle, tranquille, mais vigilante, pendant le dix-septieme, elle parvint enfin à l'époque des troubles dont je vous ai dit les raisons. Depuis soixante & quatorze ans, le sénat est puni d'avoir dénaturé le conseil général par l'introduction d'une multitude d'étrangers (**), & d'avoir préféré le lustre de l'état à la modération des désirs, à la frugalité & à l'affermissement du repos.

(*) Capita domorum.

(**) Dans l'espace de 500 ans Sparte reçut deux citoyens : à Geneve dans l'espace de 70 ans on en a reçu près de 1000. Aussi les maximes de Lycurgue ont duré huit siecles entiers ; le gouvernement de Geneve n'en a plus.

C'est en vain que le roi de France , & les cantons de Zurich & de Berne , ont fixé & garanti les pouvoirs des divers conseils. Celui des 25 est aujourd'hui presque nul : en 1768 les chefs du peuple ont obtenu à main armée que le conseil général pût déposer annuellement quatre sénateurs : il l'a fait ; la plupart des autres conseillers, se voyant sous le joug des démagogues , ont mieux aimé obéir que risquer leurs places. En même tems le conseil général a obtenu le droit d'élire la moitié de celui des 200, aujourd'hui composé de 250 citoyens ou bourgeois.

Cependant, comme ce grand conseil n'est point affermi, c'est lui qui joue le principal rôle. Cent & cinq de ses membres se sont d'abord hautement déclarés contre le susdit projet de code. Ils ont refusé de prolonger aux commissaires le terme accordé pour achever leur ouvrage : ils ont constamment soutenu la balance des pouvoirs que la souveraineté absolue du conseil général alloit rompre. Leur nombre s'accrut bientôt ; ils n'eurent qu'une quarantaine de membres

contre eux, le reste étoit absent ou mort (*).

Si le conseil général des citoyens & bourgeois avoit tout le pouvoir, les natifs feroient sous leur joug; les autres conseils doivent les protéger contre le trop grand ascendant des citoyens. Les natifs en ont d'autant plus besoin que les loix émanées du conseil général les ont privés de la liberté d'exercer toute sorte de professions lucratives & honorables, & d'aspirer au grade d'officiers. En 1770, les démagogues en bannissant huit natifs les avoient aigris contre eux. Aussi les natifs sont du parti des 105, qui se nomment les *constitutionnaires*, parce qu'ils veulent maintenir l'ancienne constitution.

1779
Dec. 5 Dès que les 105 eurent manifesté cette résolution, mille citoyens du parti opposé monterent à l'hôtel de ville, avec une représentation très-injurieuse envers le grand conseil des 200, & dans laquelle ils montrent un dessein ferme de maintenir la souveraineté du conseil général.

(*) On ne remplace les membres de ce grand conseil que lorsque cinquante en sont morts.

La veille de cette démarche étoit arrivée une lettre de Mr. le comte de Vergennes dans laquelle il déclara l'intention au roi de mettre fin aux troubles de Geneve. L'on voyoit bien qu'il connoissoit les démagogues & leurs menées. Il étoit aisé à un ministre attentif de connoître l'état de crise où se trouvoit cette république , frontiere du royaume.

Bientôt cette lettre fut suivie d'une autre lettre de Mr. de Vergennes , adressée à Mr. le vicomte de Polignac , ambassadeur du roi en Suisse. Il devoit inviter les cantons de Zurich & de Berne à joindre leurs bons offices aux efforts de S. M. T. C. pour calmer les divisions des Genevois. Il fera nécessaire de vous mettre au fait de l'esprit de ces deux gouvernemens , pour que vous ne soyez pas surpris du tour que les affaires ont pris.

Les différends des Genevois en produisent chez les Suisses ; les uns sont portés pour les constitutionnaires , les autres pour les démagogues. Ces derniers semblent craindre que si l'on aidait la France dans son

intervention aux affaires de Geneve, elle ne voulût prendre part aux affaires intérieures de chaque canton. Cependant l'exécution d'un traité de la France avec Geneve ne semble pas devoir changer les traités, parfaitement différens, de la France avec les Suisses; elle peut remplir le premier sans rien ajouter aux derniers. Si le roi veut terminer *de façon ou d'autre* (*) les troubles de Geneve, vu que le règlement de 1738 lui donne en effet la garantie de l'ancienne constitution, n'est-il pas plus sage de concourir avec lui, ainsi qu'il le désire, que de le laisser faire tout seul? ne seroit-ce pas trahir une des barrières de la Suisse?

Mais Zurich, voulant éteindre à Geneve le feu de la division, couroit risque de l'allumer à Zurich. Pour que le peuple acceptât un règlement qui détruiroit la prétendue souveraineté absolue du conseil général, il faudroit que le peuple de Geneve eût quelque chose à redouter du refus de ce règle-

(*) Expression qui se trouve dans la lettre de Mr. de Vergennes.

ment : or la France a remis , par le traité de 1738 , le droit d'exécution armée de la garantie aux deux cantons. Les bourgeois de Zurich prétendent que le gouvernement de cette ville ne peut conclure de traité , & ne peut faire marcher de troupes , sans consulter les tribus de la bourgeoisie ; le gouvernement n'est pas de cet avis ; mais on pouvoit craindre que ce différend ne produisit des troubles dans Zurich. Ainsi les Zurichois étoient peu disposés à prendre part dans une affaire aussi délicate ; Berne ne vouloit pas se séparer de Zurich ; le peuple de Geneve n'eut rien à redouter. Cette fâcheuse conjoncture pouvoit faire manquer l'effet des intentions de S. M. T. C.

Les deux cantons , ayant reçu la lettre du ministre de France , répondirent que ce seroit donner atteinte à l'indépendance de Geneve que d'entrer dans la discussion de ses différends. Pour que les garans puissent agir , il faut qu'ils soient appelés par la république ; mais le deux-cent ne peut correspondre avec aucune puissance étrangère : le conseil des 25 , dépendant des démagogues ,

est le seul organe de la république ; comment voulez - vous que les garans soient appelés ?

Tandis que l'affaire trainoit en longueur , le tems augmentoit la fermentation des esprits dans Geneve. Enfin neuf cents hommes du parti populaire protesterent publiquement contre l'intervention des garans. Par-là, les constitutionnaires se virent privés de leur unique appui légal. Ils se virent obligés de faciliter à M. de Vergennes les moyens de sauver leurs loix. Ainsi les plus anciens magistrats que leur âge , ou le dégoût qu'inspiroient ces divisions , avoient depuis plusieurs années éloignés des affaires publiques , suivis de quatre cents des plus anciens citoyens , les optimates (*) de la république de Geneve , monterent à cet hôtel de ville où leurs aïeux avoient jadis cimenté les fondemens de cet état , & résolu Nov. 9. sa défense. Là, en présence d'une foule prodigieuse de spectateurs , ils invoquerent solennellement la garantie de leur ancienne

(*) Καλοὶ καγαθοί.

constitution par le roi très-chrétien & par les louables cantons de Zurich & de Berne ; ils inviterent le sénat de se joindre à eux dans cette démarche ; des couriers en portèrent la nouvelle à Versailles , à Berne & à Zurich.

Le roi très-chrétien n'en fut pas plutôt informé qu'il promit de répondre à la confiance que les constitutionnaires avoient mise dans sa bienveillance , & de remplir le traité qui donne à la couronne de France la garantie des loix de cette république. Il a intérêt que Geneve reste sous un gouvernement qui puisse répondre d'elle ; or il semble que plus les corps qui gouvernent sont nombreux , plus ils sont peuple ; le peuple n'a jamais de maximes , il n'a que des passions ; & qui peut répondre de ses caprices ?

Les Suisses balancent encore ; mais il est à croire qu'ils joindront incessamment leurs députés au ministre du roi , & qu'ils rétabliront les loix & la paix. Comme les Suisses desirent que Geneve soit tranquille , ils voudront détruire les germes des divisions.

Ils veulent maintenir les loix de leurs cantons , ainsi ils ne permettront pas que les succès de l'ambition démagogique fassent naître la division parmi leurs sujets ; rien n'est plus contagieux que toute espèce de fanatisme. Plusieurs gouvernemens Suisses paroissent chanceler : cependant ils ne sont rien moins qu'oppressifs , mais quelquefois ils ne montrent pas assez de vigueur. Une république doit mettre autant de fermeté que de droiture dans ses procédés ; tout est perdu lorsque le gouvernement d'un petit état se relâche sur ce qu'il a droit d'exiger.

Autrefois l'union valut aux Genevois des triomphes & la liberté : jamais depuis César cette ville n'a autant fleuri : elle fut la capitale de l'église protestante , & le séjour des lettres & des bonnes mœurs. Les bords de ce lac , nommé chez les anciens le lac des Sauvages (*), étoient devenus un jardin délicieux dans lequel un peuple libre jouissoit paisiblement des fruits de son industrie. La plupart des citoyens étoient ai-

(*) Αἰχμός.

sés, & nulle part les gens riches ne montrèrent plus de générosité : des étrangers de tous les pays s'y rendoient en foule, les uns pour s'instruire, d'autres pour y trouver un asyle. On y voyoit à la fois la frugalité républicaine & la politesse des grandes villes; & peut-être n'y eut-il jamais plus de connoissances & de lumieres chez un peuple aussi peu nombreux.

Maintenant Geneve est plongée dans des troubles, funestes à son repos, défagréables à la France, dangereux pour les Suisses, pernicious à tout état libre. Le sénat a commis des imprudences, & il a montré de la foiblesse; la présomption de quelques jeunes gens a fait haïr le gouvernement de leurs peres; mais la bonté de ce dernier fit prospérer Geneve. Les chefs du parti populaire ont représenté la richesse, les talens, les vertus comme autant de crimes: dès lors la générosité même a paru une insulte, l'autorité des magistrats a paru insupportable, on a mis la liberté dans la défobéissance. Qu'il est facile de révolter des enfans contre leurs peres, des pupilles contre leurs tuteurs,

& un peuple contre les magistrats ! Est-il possible qu'un gouvernement libre , dont l'amour du peuple est l'unique appui , puisse résister à l'art des chefs de parti qui depuis tant d'années travaillent sans relâche à inspirer au peuple la défiance & la haine ?

Il s'agit de l'existence de la république de Geneve , sans quoi je dirai peut-être que ce gouvernement mérite de périr ; pourquoi a-t-il permis si longtems qu'on sappât les bases de la constitution ? Est-ce donc en vain qu'Athenes , que Rome , que Florence ont péri par la même faute ?

Geneve ne périra point. Le roi de France de concert avec les Suisses saura pourvoir à ce défaut de prudence qu'a montré le sénat ; sa garantie servira de base à cette constitution. On prétend qu'elle est injurieuse à l'indépendance de la république. L'on pourroit demander de l'autre côté , si des divisions éternelles , allumées par une succession infinie de démagogues , rendront cet état plus fort ? s'il sera mieux assuré pendant l'orage que dans le port qu'on lui ouvre ? enfin , s'il ne faut pas que tout édifice soit posé sur

un fondement? On a ébranlé celui de la constitution de cette ville; après cela il faudra se contenter du bien puisqu'on n'a pu souffrir le mieux.

P. S. Je ne m'étois point trompé : les louables cantons viennent d'accéder à la médiation proposée par le roi très-chrétien. Dans le grand conseil de la république de Berne cet avis a été résolu par une pluralité de 150 suffrages contre 9.

F I N.

TABLE DES MATIERES.

- I. *V*ue générale de l'histoire politique de l'Europe dans le moyen âge. . . . page 9

L'auteur a détaché cet essai de l'introduction d'un ouvrage, auquel il travaille depuis longtems, sur le droit public de l'Europe & sur la constitution des principaux états.

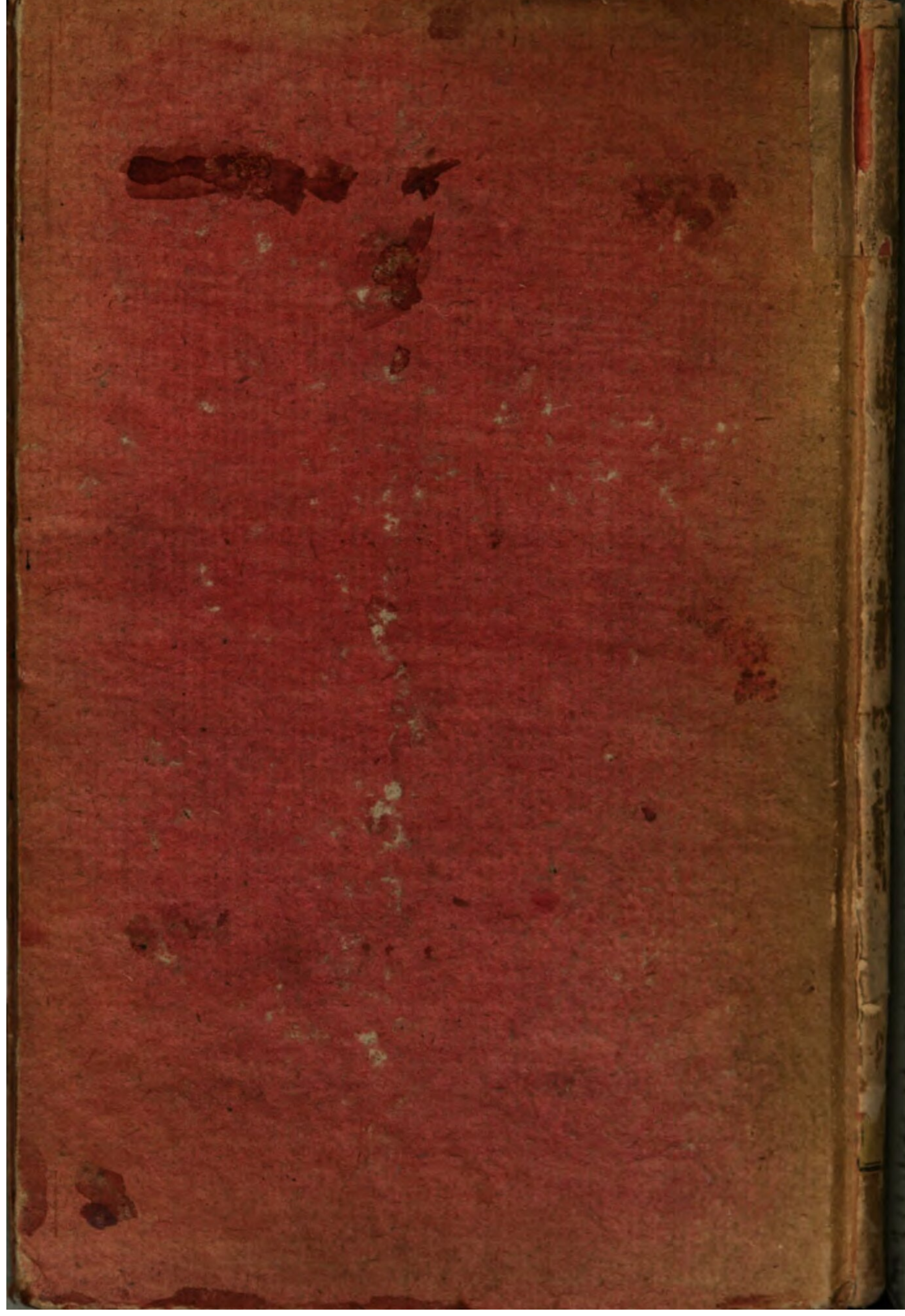
- II. *Considérations sur le gouvernement de Berne.* 71

Le tableau des maximes du sénat de Berne est tracé d'après des documens authentiques, la plupart manuscrits.

- III. *Lettre contenant le tableau des troubles de la république de Geneve, depuis leur origine jusqu'à nos jours.* 88

Ici l'on distinguera facilement les faits que l'auteur a puisés dans les édits & actes publics, & ceux dont il a été témoin.

X
April. 84



Müller, Johannes

Essais historiques

Berlin 1781

Eur. 551 cm

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10407937-0

VD18 1468165X-001